
Contact

laurent.mann@avoodware.com

et pour laisser votre commentaire sur le site :

<http://www.avoodware.com/dire/chouette>

Avoodware Edition

@

<http://www.avoodware.com>

Chouette, la Vie !

- tragédie -

Laurent Mann

2007 - revisitée 2009

Chouette, la Vie !

-

Tragédie en quatre actes

Alexandra : la fille

Philippe : le père

Marie : la mère

Antoine : l'amoureux

Claire : l'amoureuse

La voix de la **sage-femme**

Acte I

Une chambre d'adolescente : un lit, des peluches sur le lit, des posters sur les murs, etc...

Une psyché, un placard, des robes dans le placard...

Sur une étagère, un crâne blanc recouvert d'un voile rouge.

Scène 1 : Alexandra

*On entend : « Respirez. Respirez. Respirez...
Bloquez tout : Poussez !... Poussez, poussez, poussez... »*

Cris d'une femme.

Et puis encore : « Voilà, respirez à fond maintenant... Respirez... Respirez... Respirez et... bloquez tout ! Et... Poussez !... Poussez, poussez, poussez ... Vvvoi-lààà. »

Pleurs d'un nouveau-né.

*Alexandra entre
elle est nue, et retenue par un cordon*

Alexandra – Ho ! Ho ! Poussez pas ! Ça va, ça va, j’y vais. On n’est pas aux pièces tout de même. J’arrive. Voilà, voilà... J’y suis. C’est ici donc, sur ces quelques planches qu’il me faut « être », jouer ma petite tragédie.

elle se penche sur elle-même

C’est une fille !

La vie en rose. Poupées, dînettes, marelles, cordes à sauter. Pouffer avec les copines en vidant des pots de Nutella. S’épiler le maillot en chantonnant qu’un jour mon prince viendra. Ça donne envie, n’est-ce pas ? On a le choix ? On n’a pas le choix. Allons.

elle s’avance, est retenue par le cordon, se retourne

Maman, tu peux me lâcher maintenant. Lâche-moi, merde ! (*elle l’arrache*) Ça commence. Tout faire soi-même. Vivre. La vie ? Une scène où l’on joue seul son petit rôle devant un public qui s’en fout. À la fin, le rideau tombe et le public s’en va. Ils sont venus et ils s’en iront. Ils se tiennent à l’écart, dans l’ombre, leurs regards sur moi, leurs yeux dévorants et qui me transforment, et dissimulent ma vérité. Impossible de demeurer soi-même. Se protéger, se faire une armure, choisir un rôle. Le jouer coûte que coûte. Se donner en

spectacle, puisqu’on vous regarde. Je ne donnerai rien. Je ne voudrais rien donner de moi. Demeurer moi-même et m’appartenir, toute entière. Mais ils me prendront tout, arracheront de moi chaque morceau de mon être, de ma vérité. Non, je ne me donnerai pas, c’est moi qu’on prendra, en spectacle.

On n’est jamais soi-même que seul.

On n’est jamais seul.

Pourtant, à l’intérieur, là, à l’intérieur, je sens bien pourtant comme je suis seule.

A en crever.

elle s’observe dans le miroir, fait des mines

Je me dévisage, je m’admire, je me déteste. Je me regarde. Je ne me reconnais pas. Je regarde cette image de moi, projetée, déformée, caricaturée... Ce n’est pas moi ! Ce n’est déjà plus moi. Je ne suis pas ce masque que je porte. Mon visage... Mon corps... Je ne suis pas ce costume de chair qui me dissimule. La première comédie que l’on joue, c’est à soi-même qu’on la joue. Je me regarde, je m’aime, je ne m’aime pas. Une longue et vaine grimace. Je disparaîtrai sans avoir jamais été.

elle passe ses mains sur son corps

Il y a cette promesse. Ce corps... Je ne suis pas mal faite. Plutôt jolie en vérité. Regarde, regarde comme tu es belle : on t'aimera, c'est sûr. Tu seras aimé. Ils aimeront ce morceau de chair. Jouer de cela pour se faire aimer. Se faire aimer. Pour être moins seule à l'intérieur. Oui, jouer de l'extérieur pour se remplir à l'intérieur. Attirer les regards. Les capter et exister, malgré tout. Exister, là, dans le regard de l'autre. Pas comme ça, pourtant. Il y faut mettre un costume, un peu de mystère par-dessus les chairs. Créer un espace pour le désir. Il n'y a pas d'amour sans désir. La nudité se consomme, elle plait mais ne séduit pas, ne suscite pas l'amour. Il faut dissimuler la femme sous la femme pour donner sa chance au désir. L'habit est nécessaire qui fait la femme.

elle s'habille (une robe très courte, très sexy, façon Lolita)

On jette un voile pudique sur le néant, sa nudité désespérante, et l'on a créé... quoi ? L'apparence d'un mystère, l'espoir et le désir d'une révélation, un mensonge de plus. Oui, une femme. Celle que je n'étais pas et que je deviens.

elle joue avec un voile rouge (en dessous, un crâne)

Le grand spectacle tragicomique des vivants : croire et espérer. Ignorer la vérité nue et noire, son universelle laideur. Travestir. Mentir. Mentir. Mentir toujours. Se mentir, mentir à soi-même. C'est cela qui est important, mentir d'abord à soi-même. Oublier la solitude et ignorer que l'on ne fait face qu'au néant, ce dieu mort et qui nous espère. Oublier, ignorer, croire, mentir... Ne jamais tomber le masque (*elle tire sur le voile*), il n'y a en dessous qu'un squelette sans âme, un crâne blanc et qui se marre. (*s'adressant au crâne*) « Va donc trouver Madame dans sa chambre et lui dire qu'elle a beau se mettre un pouce de fard, il faudra bien qu'elle en vienne à cette figure ». Hamlet, scène première. Tout a été dit. Pourquoi le dire encore, répéter à l'infini ? Ressasser, ruminer... c'est inutile. Nous ne sommes que cela, de pauvres comédiens sur une vaste scène et qui se répètent. Une farce vulgaire où acteurs et spectateurs se confondent et se reflètent, où rien n'est vrai que les quelques moments d'extase ou d'intense douleur, ces moments tragiques et rares qui nous font nous oublier, lorsque malgré tout tombent les masques et jaillissent les vérités profondes, lorsque se révèle un peu le squelette blanc qui nous fait tant peur. La tragédie...

elle se maquille

Il n'y a pas de spectateurs. La scène est partout. Et la vie est un ventre immense où chacun se nourrit de la tragédie de l'autre, ses tripes. On ne veut pas mourir mais on est fasciné par la mort. Il n'y a pas de spectateurs : des charognards attablés autour d'une charogne. Des survivants. Comme on voudrait n'être que cela pourtant, de simples spectateurs. Et que jamais le spectacle ne se termine, ni ne tombe le rideau. Que jamais ne revienne la solitude, ni ne survienne notre propre mort. Illusion. Qu'importe l'illusion : être c'est rêver, de toutes les façons.

Ils restent là à me regarder, bien sagement dans l'ombre, la bave aux lèvres et le cul dans leurs fauteuils, toussotant à qui mieux mieux pour exister davantage. Je dois me rappeler qu'ils sont là. Je sais qu'ils sont là, à se nourrir de ma lumière. Ils n'ont que leurs yeux pour pleurer et leurs bouches pour rire, et les battements de leurs petits cœurs pour se mettre à l'unisson de mon âme et vivre par procuration les passions qui me consomment. Ils sont là, ils me regardent... Il fait nuit autour de moi, partout l'ombre. Je sais qu'ils sont là pourtant. Leur présence est une demande. Ils attendent du tragique, espèrent de l'émotion et des larmes. Un peu de sang aussi, si ce n'est pas trop demander. Et du sexe, tiens. Oui, peut-être, nous verrons. On ne peut rien savoir à l'avance. L'incertitude est une richesse, ce bouclier que nous brandissons en vain devant la mort. La mort, cette tant

douloureuse certitude. Ce n'est pas grave. Il me suffira de bien mourir. Oui, c'est ça, bien mourir. Pour peu que je meure bien, ils applaudiront au-dessus de mon cadavre, heureux d'avoir vécu un peu de moi, d'avoir touché un peu de mon âme. Ils auront entrevu l'éclat terrible de mon effarante solitude qui est aussi la leur. Repus de moi, ils applaudiront à ma mort et s'en iront, enfin, chacun reclus derrière son masque de survivant, chacun arpentant ses propres planches, seul. Ils s'en iront et ils m'auront tout pris.

on frappe à la porte

Voilà. Je suis prête. Comment suis-je ? Appétissante ? À croquer ? Tant mieux. Il est temps. Qu'on fasse entrer le père.

Scène 2 : Alexandra, Philippe

Philippe – Alex ?... Alexandra ?... Tu es là ?... Je peux entrer ?

Alexandra – Oui, Papa, je suis là. C'est ma chambre, tu sais. Je suis là, dans ma chambre, ça fait quinze ans. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Philippe – Rien, mon cœur. Je voulais... Est-ce que je peux te parler ? Je voulais seulement te parler, mon cœur.

Alexandra – Me parler ? Arrête de m'appeler 'mon cœur'. À maman, tu dis 'ma chérie', à moi 'mon cœur', on ne s'y retrouve plus à la fin. Me parler ? Tu as donc quelque chose à me dire ? Tous les jours tu as des choses à me dire, on dirait. Me parler de quoi ?

Philippe – Je ne sais pas. De choses et d'autres, j'imagine. Juste parler, comme une fille et son père. On peut bien se parler, non ?

Alexandra – Oui, c'est ça, se parler. Comme si je n'avais rien de mieux à faire.

Philippe – Je te dérange ? Qu'est-ce que tu as à faire ?

Alexandra – Des trucs, tiens. Je ne sais pas moi. Plein de choses. J'ai un rendez-vous tout à l'heure. Oui, avec un garçon. Pourquoi pas ? Il faut que je me prépare. Me faire belle pour lui. Tu vois, j'ai mis une robe. Comment tu la trouves, ma robe ?

Philippe – Tu es merveilleuse. Tout à fait merveilleuse. Tu es la plus belle, mon cœur. Tu seras toujours la plus belle.

Alexandra – La plus belle, oui. Je sais. Je suis ta fille et je suis merveilleuse. Comme c'est surprenant. Mais la robe ?

Philippe – La robe ? Bien aussi, la robe. Bien, bien. C'est juste que...

Alexandra – C'est juste que quoi ?

Philippe – Elle n'est pas un peu... Elle est peut-être un peu...

Alexandra – Quoi ? Elle est peut-être un peu quoi ?

Philippe – Un peu courte, non ? Elle est courte quand même, cette robe.

Alexandra – Oui, elle est courte. Très courte même. C'est ça qui est joli normalement. Ou bien quoi, ce sont mes jambes ? Tu les trouves trop longues, mes jambes ? Ou bien tu n'aimes pas mes genoux ? C'est ça, tu n'aimes pas mes genoux, hein ?

Philippe – Si, bien sûr. Mais si. Ce n'est pas ça. Je voulais dire... trop courte. Enfin, peut-être, je ne sais pas. Quand même, on ne risque pas de voir ta culotte ? Au moindre courant d'air, on verra ta culotte, non ?

Alexandra – Mais oui, Papa, on verra ma culotte. Et après ? S'il n'y a que ça pour leur faire plaisir, aux garçons. Ça ne me coûte pas tellement, tu sais. Et puis de toute façon, si tu tiens à tout savoir, ça fait longtemps que je n'en mets plus, des petites culottes. Je ne suis plus cette petite fille, plus la petite fille à son papa avec ses petites culottes bien blanches.

Philippe – Tu ne... Oui, je sais, plus une petite fille, mais... Vraiment, tu ne mets plus de culotte ?

Alexandra – À quoi ça me servirait ? Tu sais, j'ai des poils maintenant.

Philippe – Des poils... Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Alexandra – Quoi, tu en doutes ? Tu veux vérifier peut-être ? C'est ça, tu veux vérifier, hein ?

elle prend sa main, il résiste.

Allez quoi, tu ne vas pas faire ton timide. Ça ne te gêne pas d'habitude, me toucher les fesses, hein Papa ? Ou mes seins. Tu as vu, ils ont encore grossi mes seins. Qu'est-ce que tu en penses ? Seront plus gros que ceux de Maman, non ? Plus beaux en tout cas. Oui, plus ronds, et plus hauts aussi. Dis, tu préfères quoi aujourd'hui, palper les melons ou toucher le bonbon ? C'est pour ça, non, pour ça que tu es venu dans ma chambre ? C'est toujours pour ça, hein ? Pour palper un peu, voir si les fruits sont mûrs.

Philippe – Qu'est-ce que tu racontes ? Mais qu'est-ce que tu racontes à la fin ? Tu deviens folle.

Alexandra – Complètement folle. Folle à lier. Ça t'arrangerait, hein ? Folle à se faire baiser par le premier venu. Une débauchée. Tiens, ce n'est pas une mauvaise idée ça, après tout, le premier venu. N'importe qui pourvu que ce ne soit pas toi. Me faire prendre avant que tu ne me prennes ça aussi. Parce que tu dis 'mon cœur', mais tu serais plus sincère si tu m'appelais 'mon cul', pas vrai ? Ça serait plus clair, tu ne crois pas ? Parce que tu t'en tapes pas mal du cœur, hein Papa ? Ce n'est pas tellement ça qui t'intéresse, pas vrai ?

Philippe – Arrête, Alexandra. Ça suffit. Tu dépasses les bornes. Si c'est encore un de tes petits numéros de

comédienne, sache que ça ne me fait pas rire. Non, pas rire du tout.

Alexandra – Pas rire ? Mais c’est une tragédie, mon petit Papa. C’est la vie. C’est qu’elle n’est pas drôle, Papa, la vie. Elle s’écrit avec des larmes et du sang, la vie.

Philippe – Alex...

Alexandra – Non ! Non, tu ne feras pas couler mon sang. Je n’ai plus que ça à offrir à la vie, mon sang, ma virginité. Tout le reste, tu me l’as pris déjà. Plus de larmes. Tout pris. Avec tes regards dégoulinants, la fausse chasteté d’un père. Et puis tes grosses mains qui faisaient les innocentes. Elles voulaient me faire croire qu’elles étaient paternelles, tes mains, seulement paternelles, hein ?

Philippe – Arrête, Alexandra. Ça suffit. Tu vas trop loin cette fois.

Alexandra – Juste l’affection bien normale d’un père pour son enfant, hein ? Je les ai crues, moi, tes mains, quand elles me touchaient comme ça. Et je croyais que c’était moi qui n’étais pas normale, qui étais une mauvaise fille, de n’aimer pas ça, les caresses

de mon père. Je te croyais, moi. J’avais confiance. Salaud !

Philippe – Alexandra ! Tu parles à ton père, je te rappelle.

Alexandra – Salaud ! Salaud !

Philippe – Ça suffit maintenant ! Ne me pousse pas à bout, Alexandra.

Alexandra – Salaud ! Pervers !

Philippe (*il la gifle*) – Arrête !

elle tombe sur le lit, et pleure

Je t’avais dit d’arrêter. Je te l’avais dit pourtant...

Alexandra, en aparté – Oh, il va payer pour ça. Oui, pour ça aussi il lui faudra payer.

Philippe – Que dis-tu ? Tu sais bien pourtant que je ne t’ai jamais touchée, jamais touchée comme tu dis.

Alexandra, en aparté – Ça oui, il n’imagine pas comme ça va lui coûter cher.

Philippe – On n’entend pas ce que tu dis. Qu’est-ce que tu marmonnes encore ?

Alexandra – Rien. Rien, Papa. Ça ne s’adressait pas à toi. Ça s’appelle un aparté. J’annonce au public mes funestes desseins. Tu n’es pas censé entendre.

Philippe, *en aparté* – Elle parle comme si elle avait un public. Elle est folle décidément. Pauvre enfant, ma pauvre petite fille... – *tout haut* : Excuse-moi, mon cœur, je n’aurais pas dû te frapper. Tu vas toujours trop loin. Je ne peux pas te suivre jusque là, j’en suis incapable. Des fois, je ne te comprends pas. Montre un peu cette joue.

Alexandra – Ne me touche pas. Ne me touche plus jamais, tu entends. Je préfère encore quand tu me frappes. Oui, ça fait mal moins longtemps quand tu frappes. C’est fini déjà. Tu vois, c’est fini... fini... Plus jamais. Ni toi ni personne. Jamais. (*pause*) Elle rentre quand, Maman ?

Philippe – Quoi, Maman ? Tu vois, comment veux-tu que je parvienne à te suivre ? Elle est à la maison, ta mère. Elle a pu prendre un avion plus tôt et elle est rentrée.

Alexandra – Elle est à la maison. Tant mieux alors. Quand même, je me demandais, tu y as cru, toi ? Je veux dire, quand même, cette histoire de congrès en Italie, tu y as vraiment cru ?

Philippe – Si j’y ai cru ? Pourquoi n’y aurais-je pas cru ? Ça fait partie de son travail d’organiser des congrès. Qu’est-ce que tu vas imaginer encore ?

Alexandra – Rien. Je n’imagine rien, mon pauvre petit papa. Tu sais, tu ferais peut-être mieux de t’intéresser aux fesses de ta femme plutôt qu’à celles de ta fille. Elle ne fait pas que boire, tu sais, ta femme. L’alcool, il n’y a pas que le gosier que ça lui réchauffe.

Philippe – Ne recommence pas, s’il te plait. Alex... Vraiment, on dirait que ça t’amuse, on dirait que ça te plaît de tout détruire, rendre moches les choses qui t’entourent. On dirait que le bonheur te dérange. Celui des autres, le tien aussi. Le tien surtout. Tu te construis tes petites tragédies, tu inventes tes petites histoires, jusqu’à salir l’amour d’un père et...

Alexandra – L’amour d’un père ? Arrête Papa, tu veux. Je suis fatiguée de ça. Arrête de te servir des mots comme d’un détergent. Pas avec moi. Ton amour, il est sale, Papa. Ça ne s’enlèvera pas, tu comprends. Il faut que tu te rendes compte que c’est fini. Je ne suis

plus ta petite fille crédule, une enfant émerveillée par son père, aveuglée par ce héros. Tu ne peux plus m'endormir avec de beaux discours, Papa. Tu vois, je ne crois plus en toi. C'est fini.

Philippe – Mais qui cherches-tu à convaincre ? Enfin, Alex, il n'y a que nous deux dans cette chambre. Non, décidément, je ne te comprends pas. Tu as raison pourtant, je suis bien certain que tu n'es pas folle. J'ignore à quoi tu joues en ce moment, mais tu n'es pas folle. Qu'est-ce qui ne va pas avec toi ? Réponds-moi. Que cherches-tu à la fin ? Pourquoi fais-tu toutes ces choses ?

Alexandra, *se détournant, faisant l'enfant* – C'est fini. Fini. Je suis seule, toute seule. Il fait noir. Il y a du bruit dans ma tête. Je suis seule et j'ai peur. Je veux mon doudou. Je ne trouve pas mon doudou, mon Pimpin. Je ne le trouve pas. Pimpin ? Pimpin ? Ah, tu es là. Tu étais là, hein ? Tu t'étais caché, petit coquin. Bonjour, mon Pimpin. Comment vas-tu ? Tu m'as manqué, tu sais. Je n'aime pas quand tu me laisses toute seule comme ça. Je peux me mettre dans tes bras, dis ? Tu veux bien, n'est-ce pas, que je me mette dans tes bras ? Comme tu es doux. Et moi comme je suis triste. Je suis tellement triste, tu sais. Tellement seule aussi. Je n'ai que toi. Je me sens tellement seule.

Philippe – Non, pas folle pourtant.

il sort

Alexandra – Il n'y a personne. Il n'y a que toi, mon Pimpin. Je suis une petite fille toute seule et j'ai peur. Il fait noir. Il y a du bruit, trop de bruit. J'ai peur. Je ferme les yeux. C'est tout noir aussi à l'intérieur de moi. J'ai tellement peur, tu sais. Pourquoi ils me laissent toute seule comme ça ? Ils sont tous les deux, tous les deux, toujours tous les deux. Et moi je reste seule, toute seule. Je les entends parler, parler, parler et puis rire. Ils rient, ils font comme si je n'existais pas. Parfois... Tu m'écoutes, Pimpin ? Parfois, quand je suis avec eux, ils se regardent et ils se disent des choses avec les yeux, des choses que je ne comprends pas et c'est comme si je n'existais pas, tu comprends. Peut-être que je n'existe pas. C'est ça, peut-être qu'ils ne veulent pas que j'existe. Qu'est-ce que tu en penses toi, mon Pimpin ? Peut-être qu'ils ne veulent plus de moi parce que je ne sais pas être gentille. Papa, il me dit toujours d'être gentille, une gentille petite fille. 'Sois gentille, sois gentille', il dit toujours. Moi, j'essaye. Etre gentille, j'essaye. Et Maman elle dit : 'Arrête d'être toujours dans nos pattes !' C'est ce qu'elle dit toujours, Maman. Elle est fâchée et moi je pleure et Papa il répète : 'Ne pleure pas. Sois gentille, sois gentille.' Mais je sais pas moi ce que ça veut dire, être

gentille. Non, je sais pas... J'ai peur. Il fait noir, tout noir. J'ai peur. (*elle pleure, elle appelle, doucement*) Papa, Papa... (*puis, en criant*) Papa ! Papa !!

**Scène 3 : Alexandra (elle joue à la petite fille),
Philippe (il a dix ans de moins)**

Philippe – Je suis là. Je suis là, mon cœur. Tu ne dors pas ? Il est tard, tu sais. Que se passe-t-il ? Pourquoi tu ne dors pas ?

Alexandra – C'est Pimpin. Il dit des choses. Ça m'empêche de dormir les choses qu'il dit.

Philippe – Il dit des choses ? Quelles choses ?

Alexandra – Il dit que je ne suis pas gentille.

Philippe – Il dit ça, Pimpin ? Que tu n'es pas gentille ? Quoi, ce Pimpin là ?

Alexandra – Oui, il dit ça et ça me fait pleurer, moi.

Philippe – Dites donc, Pimpin, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Ma petite fille ne serait pas une gentille petite fille ? Elle vous a fait quelque chose sans

doute ? Dites-moi, Pimpin, elle vous a fait quelque chose ?

Alexandra – Non, je lui ai rien fait moi.

Philippe – Elle vous a tiré les oreilles, c'est ça ?

Alexandra – Non, je lui ai pas tiré les oreilles.

Philippe – Elle vous a aplati le nez alors ?

Alexandra – Non, non.

Philippe – Arraché les poils peut-être ?

Alexandra – Non.

Philippe – Alors, quoi ?

Alexandra – Je lui ai fait des bisous. Des bisous et puis c'est tout.

Philippe – Des bisous et puis c'est tout. Tiens donc, mais c'est pourtant très gentil ça, faire des bisous.

Alexandra – Lui, il dit que je suis pas gentille pour ça. Il dit que je suis pas gentille, que c'était des bisous sur la bouche alors je suis pas gentille.

Philippe – Ah, oui, des bisous sur la bouche... C'est grave ça ?

Alexandra – Oh oui, très grave. On va en prison même.

Philippe – En prison ? Mais qui as raconté une chose pareille ?

Alexandra – C'est Pimpin.

Philippe – C'est Pimpin. Et comment il sait ça, Pimpin ?

Alexandra – C'est parce qu'il sait plein de choses. Il sait plein de choses, Pimpin. Il sait même ce que ça veut dire 'faire l'amour', alors.

Philippe – Il sait ce que ça veut dire, faire l'amour. Ça, il est très informé, on dirait. Mais qu'est-ce que ça veut dire au fait ? C'est que ça m'intéresse, moi.

Alexandra – Il veut pas me le dire. Il dit que je suis trop petite. Il dit que si je lui fais des bisous sur la bouche, c'est comme faire l'amour et après on va en prison et alors ça veut dire que j'étais pas gentille de lui

faire des bisous sur la bouche. Mais je veux pas aller en prison, moi.

Philippe – Mais non, mon cœur, voyons, tu ne vas pas aller en prison. Ecoute, on s'embrasse sur la bouche quand on s'aime, voilà tout. C'est seulement des bisous d'amour. Personne ne va en prison pour ça. Papa et Maman, ils s'embrassent souvent comme ça, tu le sais bien. Tu nous as déjà vu, n'est-ce pas ? On s'embrasse parce qu'on s'aime très fort, voilà tout.

Alexandra – Alors pourquoi tu ne m'embrasses jamais comme ça, moi ? Pourquoi j'ai pas des bisous d'amour, moi ? C'est parce que tu ne m'aimes pas très fort, c'est ça ? C'est parce que je suis pas gentille ? C'est ça qu'il dit, Pimpin, que c'est parce que je suis pas gentille.

Philippe – Il se trompe, ma chérie. Je t'aime très fort au contraire. Je suis ton papa qui t'aime très fort. Tu es mon petit cœur, la plus gentille des petites filles. Tu le sais bien, n'est-ce pas, que je suis ton papa qui t'aime ?

Alexandra – Oui.

Philippe – Tu sais quoi, mon petit cœur, on va faire un énorme câlin maintenant. Et après tu vas dormir. Il

est tard maintenant, il est l'heure de dormir. Tu es d'accord pour un câlin ?

Alexandra – Oui. Et puis aussi tu me fais des bisous et des caresses.

Philippe – Et puis des bisous et puis des caresses, d'accord.

il la câline, la caresse, l'embrasse, la fait rire

Alexandra – Et mon bisou sur la bouche alors ?

Philippe (*il s'exécute, rapidement*) – Tu sais, mon cœur, je suis ton papa qui t'aime... et tu es ma petite fille chérie... et tu n'es pas une maman, tu comprends ?

Alexandra – Encore.

Philippe – Non, Alex. Il est tard maintenant. Il faut vraiment que tu dormes.

Alexandra – Encore. Encore.

Philippe – Non, Alexandra. Je suis ton papa, tu comprends.

Alexandra – Encore, encore...

Philippe – Ça suffit, Alexandra. Ça suffit maintenant.

Alexandra – Encore...

Philippe, *il la repousse* – Alexandra !

elle pleure
il la prend à nouveau dans ses bras

Petit cœur. Pardon. Je t'avais dit d'arrêter. Je te l'avais dit pourtant. Je t'ai fait mal ? Non, je ne t'ai pas fait mal. Je t'aime. Alex, tu sais que je t'aime. Mon tout petit cœur...

elle tend les lèvres
il l'embrasse furtivement

Alexandra, *sortant de son rôle d'enfant* – NON !

(noir)

Scène 4 : Alexandra, Antoine

ils sont enlacés
Antoine a les yeux fermés

un sourire béat flotte sur son beau visage
Alexandra le regarde

Alexandra – Comme il est beau ! Comme il est beau ! Il est beau, non ? C’est mon Antoine. Un ange. Comme j’aime être dans ses bras. Il m’a embrassée tout à l’heure. Il m’a enfin embrassée. J’ai crû qu’il n’allait jamais oser. Il a parlé, parlé, parlé... et parlé encore. J’ai cru qu’il n’allait jamais s’arrêter de parler. Deux heures. Ça lui a pris deux heures avant de se lancer, oser refermer sa bouche sur la mienne. Ça l’a drôlement secoué, on dirait. Regardez comme il tremble maintenant. Ses mains. Elles sont glacées, ses mains. Et ses joues aussi. Comme il est mignon. Le pauvre, il est tout blanc tout à coup. Il ne va pas s’évanouir quand même. *(le secouant, s’accordant le plaisir d’une petite giflette)* Antoine ! Hé, Antoine ! Ça va ?

Antoine – Hein ? Quoi ? Est-ce que ça va ? Oui, ça va. Je crois que ça va. Je... j’étais ... je me disais... J’ai dormi, non ? J’ai... j’ai fait un rêve étrange. Je marchais sur une longue route. Oui, c’est ça, je marchais sur une route déserte, sinueuse et longue, et qui me conduisait jusqu’à toi. J’ai marché longtemps. Mais ce n’était pas un rêve, puisque tu es là. Tu es là, n’est-ce pas ? Tu es là maintenant. Comme tu es belle ! Je dormais pourtant. Ce rêve. Il faisait froid. J’étais

seul. Je marchais seul à ta rencontre. Tu étais une étoile dans le ciel, une étoile lointaine. Il faisait nuit, il faisait froid. Il y avait seulement cette étoile, sa lumière pour me guider. Je n’ai plus froid maintenant. Il y a eu... la chaleur de ta peau qui a touché la mienne, la pulpe de nos lèvres... Je t’ai embrassée, non ? Oui, je t’ai embrassée. J’ai embrassé une étoile, un astre au goût chaud de vanille...

Alexandra, en aparté – Qu’est-ce qu’il raconte ?

Antoine – ... le goût chaud et impérissable du bonheur. La vie. Je suis vivant ! Oui, je vais vivre maintenant. Je vais être. Je vais être, oui, comme flottant pour l’éternité dans l’onde pure de ce baiser sublime. Un baiser qui est tout depuis qu’il a arrimé nos solitudes à la frégate de notre amour...

Alexandra, en aparté – Qu’est-ce qu’il raconte ? Il a fondu un plomb ?

Antoine – Je me sens léger maintenant. Tellement léger. Je me sens... oui, libre ! Ce baiser ? Un oiseau qui s’est posé sur mon cœur et qui l’emporte, une fête qui ne finit pas, une ivresse qui se prolonge, une fleur et un papillon...

Alexandra, *en aparté* – Pourquoi pas un tracteur ou un camion ?

Antoine – ... pétales de soie et ailes de velours, il est en moi, ce baiser de toi, maintenant, à jamais douceur et émotion sur mes lèvres tremblantes. Je n'avais pas de bouche et je ne vivais pas. Mon cœur était un nain, un muscle froid, insignifiant et qui convulsait dans le vide. J'ai gagné une âme et c'est maintenant seulement que je puis dire : 'Je suis !' Oh, Alexandra, ma vie, ma chair, mon sang, tu es ce souffle que j'expire, cette chaleur qui me pénètre, ma chair qui tressaille et mon sang qui palpite...

Alexandra, *en aparté* – C'était donc ça : il bande.

Antoine – ... ma joie et ma force, mes espoirs et mes ambitions, tous les rêves que je n'ai pas rêvés et les désirs que je n'ai jamais osés. Ha, plaisir que d'être deux ! Toi et moi, chacun pénétré de l'autre...

Alexandra, *en aparté* – Qu'est-ce que je disais : on y vient.

Antoine – ... chacun trouvant son souffle en l'autre, à sa bouche. (*il l'embrasse fougueusement*) Tu es... oui : ma vie !

*il l'embrasse encore
elle se dégage*

Alexandra, *en aparté* – Hé, tout ça après un seul petit baiser. Et puis quoi après la première pipe ? Faut s'attendre à ce qu'il nous fasse une rupture d'anévrisme, le poète.

Antoine – Alex

Alexandra – Oui ?

Antoine – Il faut que je te dise quelque chose.

Alexandra – Quoi ? Quelle chose ? Non, ne me dis pas, tu n'es pas celui que je crois. C'est ça, hein ? Tu n'es pas celui que je crois ?

Antoine – Hein ? Mais non !

Alexandra – Tu es très malade alors ? Il ne te reste que quelques mois à vivre et...

Antoine – Mais non, voyons.

Alexandra – Non ? Tu es une femme alors ? Alors c'est ça, tu es une femme ?

Antoine – Alex, je suis sérieux. Ce n'est déjà pas si facile. Écoute-moi.

Alexandra – Pardon. Vas-y, je t'écoute.

Antoine – Je...

Alexandra – Je suis tout ouï.

Antoine – Je...

Alexandra – Suis suspendue à tes lèvres.

Antoine – Je...

Alexandra – Tu ?

Antoine – C'est vraiment pas facile avec toi. Tu prends tout à la rigolade. On dirait que pour toi rien n'a d'importance. Écoute-moi, ce que je veux te dire, c'est... tu es... enfin, je crois que tu es... non, je sais, voilà : Alex, tu es la femme de ma vie.

Alexandra – Antoine ?

Antoine – Oui.

Alexandra – On a seize ans, tu te rappelles ? Moi aussi je t'aime beaucoup, c'est certain, mais tout de même : on n'a que seize ans. Moi, je n'ai pas encore seize ans. C'est à peine si je suis une femme, tu comprends. Nous nous sommes embrassés une fois seulement et toi...

Antoine – Trois.

Alexandra – Hein ?

Antoine – On s'est embrassé trois fois.

Alexandra – Oui ? Peut-être. Bon. Mais on se connaît à peine encore. On a plein de choses à vivre avant de s'envoyer à la figure ce genre de phrases définitives et creuses. Tu ne crois pas ? Je veux dire, on est trop jeunes pour être déjà tellement sérieux. On n'a même pas encore fait l'amour et toi, quoi, tu nous vois déjà vieillir ensemble ? Tu ne penses pas que tu vas un peu vite ?

Antoine – Mais non, ce n'est pas ça. Tu ne m'as pas compris.

Alexandra – Je t'ai très bien compris au contraire. Je sais même très bien ce que tu as en tête. Écoute, Antoine, si tu crois que les filles il faut forcément leur

jouer la scène du prince charmant pour avoir une chance de le leur mettre...

Antoine – Mais non, ce n'est pas ça, pas du tout.

Alexandra – Si c'est ce que tu imagines, alors s'il te plaît Antoine, pas avec moi. Les autres peut-être, mais pas moi, tu comprends. Je ne suis pas faite comme ça. Je ne crois pas à ça. Je veux dire, le romantisme, toutes ces fadaises pour petites filles sages, je n'en veux pas. Tu m'entends, je n'en veux pas. Il y avait tellement plus d'émotion dans le baiser que nous avons échangé tout à l'heure, tellement plus de sincérité que dans tous les mots que tu t'es senti obligé de me servir ensuite. Je n'ai pas retrouvé cette sincérité lorsque tu m'as embrassé la seconde fois. Comment te dire ? Ça avait pris un goût de mensonge, tu comprends.

Antoine – Mais, je...

Alexandra – Attends. Je ne dis pas que tu es un menteur, Antoine. Peu importe la part de vérité. Je dis seulement que je n'ai pas envie de te croire, pas envie de croire en tes belles paroles. Je veux simplement ressentir. Ni croire ni penser, juste vivre et ressentir. Simplement ça.

Antoine – Mais, je...

Alexandra – Tu vois, tu veux encore parler. Tais-toi donc, puisque tu vas encore mentir.

Antoine – Tu viens de dire que tu ne croyais pas que j'étais un menteur.

Alexandra – Pas du tout. J'ai dit que je ne disais pas que tu en étais un, que cela importe peu que tu sois ou non un menteur, puisque je refuse de croire, que j'en suis incapable en vérité. Mais ne te fais pas d'illusion, tu es un menteur, Antoine. Tu ouvres la bouche et tu mens. Comme moi, comme nous tous. Dès que l'on ouvre la bouche, c'est pour mentir.

Antoine – Il ne faudrait jamais parler alors ?

Alexandra – Il ne faudrait jamais prétendre à dire une vérité. C'est impossible. On veut toujours quelque chose de celui qui nous écoute. On cherche à le blesser ou à le consoler, à le faire rire ou pleurer, on cherche à paraître, le plus souvent à séduire, jamais à dire une vérité. Il y a toujours une intention. C'est pour ça que l'on parle, pour faire ressentir, provoquer chez l'autre un sentiment : de l'amour, de la haine, du désir, de la compassion, de la colère, que sais-je encore, une écoute, une attention. Un regard. On veut exister pour l'autre. D'une façon ou d'une autre, on veut exister.

C'est pour ça qu'on ment. On parle, on parle, mais on ne peut pas dire 'je t'aime', on ne peut qu'aimer. On ne peut pas dire 'je te hais', on ne peut que haïr...

Antoine – Et embrasser quelqu'un n'est pas la même chose que lui dire 'j'ai envie de t'embrasser'. Je crois que j'ai compris l'idée. Et si pourtant j'avais autant envie de te prendre dans mes bras que de te dire que te prendre dans mes bras est en moi un désir si fort qu'il me fait mal ?

Alexandra – Oui, tu peux dire ça. Et moi je te réponds que je refuse de te croire.

Antoine – Peux-tu au moins imaginer que je ne cherche qu'à te faire plaisir en le disant ? Et peux-tu alors accepter que cela te fasse en effet plaisir de l'entendre ?

Alexandra – Peut-être ce plaisir pourrait-il naître en moi, en effet. La question n'est pas là. Est-ce un plaisir que tu m'offres ou bien un plaisir que tu me vends ? Quelles sont tes intentions ? Qu'espères-tu en échange de ce plaisir que tu cherches à me procurer ?

Antoine – 'Te le mettre', c'est ça que tu penses ?

Alexandra – Et pourquoi pas ? Et surtout pourquoi alors tant de détours ? Puisqu'il s'agit du désir d'un corps d'en rencontrer un autre, de s'y frotter, pourquoi faire des mots ? Pourquoi ne pas simplement laisser les corps s'exprimer ?

Antoine – Ce n'est pas si facile. Peut-être que les mots font partie de cette rencontre, qu'ils participent de ce désir. Peut-être qu'ils ne prétendent pas à la vérité, les mots, mais qu'ils sont les premiers pas d'une rencontre, qu'ils sont déjà la rencontre. Ses prémices en tout cas.

Alexandra – Ils annoncent la rencontre, c'est ça ?

Antoine – Je ne sais pas. Je n'ai jamais pensé à ça auparavant. Oui, peut-être. En quelque sorte.

Alexandra – Alors écoute-moi : cette rencontre, je ne veux pas moi qu'on me l'annonce. Je ne veux surtout pas la penser, ou l'imaginer, ni la voir venir. Je veux seulement la vivre. Je veux qu'elle me surprenne, qu'elle me prenne tout entière, cette rencontre. Je veux pouvoir m'abandonner à elle et être entièrement dans sa vérité. Je ne veux pas que les mots m'en protègent, de cette vérité, sa lumière. Parce que c'est exactement ça qu'ils sont, les mots, une ombre en laquelle on se dissimule, où l'on recherche un abri. Les hommes,

surtout. On dirait qu'ils ont peur de la vérité, les hommes. Ils font des mots, ils parlent, ils parlent, ils parlent tout le temps, et c'est comme s'ils luttaien contre eux-mêmes, comme s'ils avaient à se défendre de quelque chose. Oui, comme si derrière leurs mots ils cherchaient à dissimuler une vérité, leur vérité.

Antoine – Mais de quoi tu parles, de quelle vérité ? Tu la connais, toi, cette vérité des hommes ?

Alexandra – Vous n'êtes que cela, des hommes. Elle est là votre vérité, cette vérité qui vous fait tellement peur et que vous préférez laisser dans l'ombre. Vous n'êtes que des hommes avec leurs fragilités, ces innombrables petites fêlures en vos âmes et qui font de vous des hommes. Des fragilités qui sont aussi bien les nôtres. Parce que nous sommes tous faits du même bois et que nous allons tous mourir. Parce que nous avons tous en nous ce tragique besoin d'être aimé. Puisque nous allons mourir. Les hommes ont juste un peu plus de mal à l'admettre, à voir et reconnaître en eux cela qui n'est rien d'autre que cette peur de mourir qui nous aveugle et nous pétrifie.

Antoine – Alors ce serait ainsi ? Puisque la mort nous attend, il faudrait renoncer à tout artifice, et en particulier à toute séduction. C'est bien ça ?

Alexandra – Je ne sais pas. Je dis seulement que si séduire est convaincre, je refuse de jouer ce petit jeu. Je ne veux pas de ce mensonge-là. Je voudrais quant à moi vivre l'amour comme un intense moment de vérité. Parce qu'il n'y a que de la vérité pure que peut naître un amour vrai. Et il n'y a que d'un amour vrai que peut jaillir la joie, que dans l'amour que nous pouvons espérer trouver la force de devenir nous-mêmes et nous libérer un peu. Mais voilà, la joie n'a aucune chance de se produire si l'on commence par des mensonges. La joie. Il s'agit de pureté, tu comprends.

Antoine – Alex ?

Alexandra – Oui, Antoine.

Antoine – Je t'aime.

Alexandra – Menteur.

Antoine – Je t'aime, Alex.

Alexandra – Menteur !

Antoine, *la prenant dans ses bras* – Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime.

Alexandra, *se débattant* – Menteur ! Menteur !!
Menteur !!!

elle fond en larmes
elle sanglote comme une enfant, blottie contre lui

(noir)

(lumière sur elle)

Alexandra – Oh, je suis fatigué, tellement fatigué de ça... de moi... Si tu savais comme je me fatigue.

(lumière sur lui)

Antoine – Je suis là, ma chérie. Ça va aller maintenant. Nous sommes deux.

Alexandra – Non, tu ne comprends pas. Nous sommes seuls. Je suis seule. Seule, tu entends. Tellement seule.

(noir sur lui, puis noir sur elle)

Scène 5 : Alexandra

elle boit

Alexandra – Je suis fatiguée. Le jeu m'épuise. Il faut continuer pourtant. Ne pas rendre les armes. Ne pas se laisser porter. Vivre. Vivre ? On émerge au milieu d'un océan sans rivages, on ne sait pas nager, on pousse un cri et déjà il faut se battre et se débattre, trouver le moyen de se maintenir à la surface. On manque de sombrer, on boit la tasse, on tousse, on crache, et puis on apprend. On fait quelques brasses et puis... et puis on comprend qu'il faut choisir. Se laisser porter par des eaux calmes, remuer de temps en temps bras et jambes, mollement, un peu, suffisamment pour ne pas couler, pas encore, pas tout de suite... et s'ennuyer longuement en attendant une fin à laquelle on finit par se résigner. Ou bien, au contraire, s'agiter, se débattre, faire des pirouettes et créer des remous, de petites tempêtes autour de soi, faire des vagues et grimper sur leurs crêtes, voir un peu plus loin, un instant seulement, et puis s'enfoncer dans leurs creux profonds et noirs, chargés d'écumes, sombrer, toucher le fond, émerger à nouveau, tousser, cracher, et puis continuer, ne jamais se soumettre à l'ennui, ne jamais cesser de créer plus de tumultes encore. C'est épuisant. Mon père dit que je suis folle, il a raison sans doute. Vivre est une folie, de toutes les façons. Ma mère me racontait une histoire quand j'étais petite, l'histoire d'un petit écureuil qui avait des habitudes nocturnes étranges, mystérieuses. Il profitait de l'obscurité pour se faufiler dans les chaumières et subtiliser un peu de

beurre dans les garde-mangers des braves gens du village.

Scène 6 : Alexandra, Marie

La mère et la fille boivent

Alexandra – Une nuit, un homme du village, réveillé par un mauvais rêve, s'en va se servir un verre d'eau à la cuisine, et surprend le petit écureuil. Aussitôt, l'animal bondit sur la table, saute par la fenêtre entrouverte et prend la fuite en direction de la forêt, où il pense pouvoir facilement trouver refuge. L'homme...

Marie – L'homme aurait pu se contenter d'un haussement d'épaules incrédule et aller se recoucher. C'est ce que font d'ordinaire les gens du village.

Alexandra – Ils remarquent bien qu'il arrive qu'un peu de beurre disparaisse, que certains matins il en reste dans la coupelle un peu moins que la veille au soir. Mais puisque de telles disparitions demeurent inexplicables, chacun de conclure que cela ne se peut pas, et donc que cela n'est pas, que ces disparitions ne sont en réalité que de ces méchants tours que nous jouent parfois nos imaginations.

Marie – Des gens tout à fait raisonnables. Et puis, après tout, il ne s'agit que d'un petit peu de beurre.

Alexandra – Mais notre homme a bel et bien vu le petit écureuil s'enfuir. Il ne fait ni une ni deux et se lance à la poursuite du criminel.

Marie – L'écureuil file entre les arbres, court de toute la vitesse de ses petites pattes, franchit avec agilité les nombreux obstacles qui se dressent sur son chemin.

Alexandra – L'homme se révèle un redoutable poursuivant, que ni l'animal ni l'obscurité ne parviennent à décourager. Et la course poursuite dure longtemps. Très longtemps. Une bonne partie de la nuit.

Marie – Au petit jour, l'homme est sur le point d'abandonner. Pourtant, d'un seul coup, au beau milieu d'une vaste clairière, le petit écureuil s'arrête de courir.

Alexandra – Surpris, l'homme en fait autant, et découvre, éberlué, proprement médusé...

Marie – ... une chose tellement incroyable qu'il se gardera toujours de la raconter.

Alexandra – Qui pourrait croire qu’une immense motte de beurre trône là, au centre de la clairière.

Marie – Une demi sphère parfaitement sculptée, s’élevant sur plusieurs mètres de haut.

Alexandra – Le petit écureuil a tôt fait d’entreprendre l’ascension de l’imposant édifice.

Marie – Manquant souvent de lâcher prise, il met longtemps avant de parvenir au sommet.

Alexandra – Tout de même, il y parvient.

Marie – Il reprend son souffle quelques instants, avant d’extraire de dessous sa fourrure, un petit mouchoir. Il le déplie devant lui et, avec un soin méticuleux, prélève le petit morceau de beurre qu’il a eu le temps de dérober dans la maison de l’homme, place celui-ci...

Alexandra – ... le petit morceau de beurre.

Marie – ... place celui-ci sous ses fesses et ce faisant l’incorpore à la motte.

Alexandra – Et le petit écureuil se retrouve assis là, immobile et fier, trônant avec une joie non dissimulée au sommet d’une incroyable montagne de beurre.

Marie – Il jette un regard circulaire autour de lui.

Alexandra – Il adresse un clin d’œil malicieux à l’homme.

Marie – Puis il lève légèrement les pattes arrière, pousse énergiquement avec ses deux pattes avant, se propulse dans la pente et se laisse lentement glisser.

Alexandra – Progressivement, il prend de la vitesse, de plus en plus de vitesse. Il file bientôt sur la motte de beurre, une longue glissade et... « Zzzzioup, c’est chouette, la vie ! »

Marie – « Zzzzioup, c’est chouette, la vie ! », fait gaiement le petit écureuil.

elles rient

A chacun d’ériger sa propre montagne, ma chérie. Pour ensuite la dévaler.

Alexandra – Tu es encore bourrée, Maman.

Marie – Graver chaque jour sa propre montagne, ma petite Alex, pour ensuite la dévaler.

Alexandra – Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu me fais ça ?

Marie – Chacun sa montagne et... zzzzioup, la vie !

Alexandra – Une mère n'est pas censée faire ça. Tu n'es pas censé boire avec ta fille. Tu es censé m'empêcher de boire au contraire, m'empêcher de faire des conneries. Tu es censée t'inquiéter pour moi, Maman. Tu vois bien que je déconne à plein tube, non ? Pourquoi tu n'es jamais là ?

Marie – Je suis là, Alex. Tu vois bien que je suis là. Tu ne veux pas mettre un peu de musique ? J'ai envie de danser. On pourrait danser toutes les deux, non ?

Alexandra – Non, tu n'es pas là. Tu es saoule, Maman. Je ne sais même pas si tu es saoule. Tu joues la comédie peut-être. Après tout, c'est avec toi que j'ai appris le mensonge.

Marie – Le mensonge, oui. Le mensonge et puis zzzzioup, la vie !

Alexandra – Oui, zzzzioup... Chacun sa petite montagne de mensonges et zzzzioup ! Ce n'est pas plus difficile que ça, hein ? Tu me l'as tellement répété. Oh, c'est à vomir.

Marie – Pas difficile, non. *(elle met de la musique)* Un petit mensonge plus un petit mensonge plus un petit mensonge. Pas difficile, non. C'est comme danser. Un petit pas par ici, plus un petit pas par là, et hop ! Allez, danse avec moi. Un petit pas ici, un petit pas là, patali, patala...

Alexandra – Je suis fatigué de tout ça, Maman. J'ai besoin de me reposer, tu comprends. Je n'y arrive plus. Je voudrais pouvoir m'arrêter de mentir. Je voudrais pouvoir te parler, me confier à toi, simplement comme une fille à sa mère. Me reposer. Me reposer auprès de toi, Maman. Simplement me reposer un peu de mes mensonges, tu comprends. Mais non, tu n'es jamais là. Tu n'as jamais été là, Maman.

Marie – Un pas de ce côté-ci, je suis là.

Alexandra – Tu n'es pas avec moi.

Marie – Un pas de ce côté là, je suis avec toi.

Alexandra – Tu ne m'écoutes pas.

Marie – Un autre par ici, je t'écoute, ma chérie.

Alexandra – Je suis enceinte, Maman.

Marie – Hop, et un autre par là, danse avec moi. Dis, tu veux bien danser avec moi ?

Alexandra – Tu as entendu ce que je t'ai dit ?

Marie – Oui. Oui, j'ai entendu. Voilà. Oui. C'est bien, très bien. J'espère que ce sera une fille. Savent pas danser, les garçons. Vous marchent sur les pieds.

Alexandra – Ni fille ni garçon. J'ai dix-sept ans, Maman. Je ne veux pas d'enfant. Pas maintenant. Non, pas maintenant. Je vais le faire sauter. Tu entends, le faire sauter, Maman. Un enfant ? Je ne saurais jamais.

Marie – Mais si bien sûr, tu sauras. Moi non plus je ne savais pas. J'ai appris, bien obligée. Ce n'est pas si difficile, tu verras, un enfant.

Alexandra – Tu ne comprends pas, je ne veux pas voir. Pourquoi tu ne m'écoutes jamais ? Tu n'essayes même pas de comprendre, de me comprendre.

Marie – C'est mignon, un petit bébé, tu sais. C'est sûr, ça pleurniche un peu au début, les vingt premières années surtout, mais c'est mignon quand même. Regarde-toi, tu es tellement mignonne.

Alexandra – Tu ne m'écoutes pas. Tu n'écoutes jamais personne. Il n'y a que toi. Oui, que toi. Tu ne me demandes même pas qui est le père. Ça ne t'intéresse donc pas de savoir qui est le père ?

Marie – Et hop, nous y voilà. Qui est le père ?

Alexandra – Tu le sais très bien, Maman. Tu sais parfaitement qui est le père.

Marie – Et hop, le père est...

*elle éteint la musique, cesse de danser,
s'assoit sur le lit, semble dégrisée tout à coup*

Oui. Tu as raison. Je sais. Je l'ai toujours su d'ailleurs. Je ne pensais pas que... C'est arrivé donc. C'est arrivé, n'est-ce pas ? Oui, je comprends. Je comprends. Je le savais pourtant. Je n'ai pas voulu voir, pas voulu savoir. Je ne croyais pas qu'il irait jusque-là. Elle est sa fille, je me disais. Il est son père... Non. Non, Alex. Non, ce n'est pas l'enfant, pas l'enfant qu'il faut faire sauter.

Alexandra – Pas l'enfant ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Marie – Regarde-moi. Tu es ma fille. Tes yeux... Oui, tu es bien ma fille. Tu sais parfaitement ce que je veux dire.

Alexandra – Non, Maman. Non, pas ça. Jamais je ne ferai une telle chose. Comment peux-tu imaginer...

Marie – Pas toi, non. Je le ferai moi. Ça ne me gêne pas. Et puis c'est à moi de le faire. Depuis longtemps déjà. Je n'ai pas voulu voir. C'est impossible, je me disais, ce que je vois ne peut pas être. Il est son père, je me disais. Son père ? Seulement deux mots avec lesquels j'ai choisi de me rendre aveugle. Son. Père. Quelle idiote j'ai été. Je le ferai moi. Je me charge de ça. Ne t'inquiète pas. Contente-toi d'annoncer à ton Antoine qu'il va devenir père.

Alexandra – Antoine ? Maman, on n'a pas même encore fait l'amour.

Marie – Non ? Qu'est-ce que vous faites depuis deux ans ? Dis, ce n'est pas vraiment une flèche, ton Antoine. Il parle bien, il parle beaucoup, sort sa langue à tout propos, hors de propos souvent, mais...

Alexandra – Maman ?

Marie – Tu as raison, peu importe. Disons que c'est peut-être le bon moment pour faire un peu plus que d'y penser. Tu ne crois pas, ma chérie ?

Alexandra – Oui, Maman.

Marie – Et zzzzioup, la vie, n'est-ce pas ?

Alexandra – Oui, Maman, la vie... *(pause)*
Maman ?

Marie – Oui, ma toute petite.

Alexandra – Ce n'est pas ce que tu crois. Il ne m'a pas forcée, Maman. C'est moi qui...

Marie – Non, ma chérie. Non, c'est lui. C'est lui. Tu n'es qu'une enfant, encore une enfant, ma petite fille chérie. Mon enfant. Mon tout petit bébé.

Alexandra pleure dans les bras de sa mère

Alexandra *(un sourire)* – Zzzzioup ! La vie...

(noir)

Acte II

Dans la cuisine.

*Deux portes - une donne sur le salon et vers l'entrée,
l'autre sur un escalier et vers les chambres et le toit.*

Une fenêtre, dans le fond, donne sur le jardin.

Des préparatifs de fête.

Scène 1 : Philippe, Marie

Philippe dispose des petits-fours dans des plats

Marie entre et se sert un verre

Philippe – Alors ?

Marie – Tu bois quelque chose ?

Philippe – Merci, non. Elle va descendre ?

Marie – « Oui. Tout à l'heure. Peut-être. On verra.
Je ne sais pas encore. » C'est ce qu'elle m'a dit.

Philippe – Une détermination sans faille, comme toujours. Elle est consciente que c'est son anniversaire au moins ? Elle se souvient que c'est elle qui a voulu qu'on organise une fête ?

Marie – Maintenant elle dit qu'elle n'aurait pas dû, que ça l'emmerde de voir tous ces gens. Elle dit que ce sont tous de futurs cadavres et que c'est difficile de s'amuser dans ces conditions. Et puis aussi que ça lui fiche la nausée mais « t'inquiètes pas, Maman, ça va aller. »

Philippe – Ne pas s'inquiéter, elle en a de bien bonnes. Il y a cinquante personnes qui débarquent à la maison dans moins d'une heure, mais elle, l'impétrante, là voilà tout à coup qui décide qu'elle va rester dans sa chambre parce qu'elle n'a envie de voir personne. Elle ne le savait pas, il y a un mois, qu'ils allaient tous mourir ? On devrait tout annuler. On peut encore annuler peut-être.

Marie – Tu sais qu'on ne peut pas. D'ailleurs ce n'est pas vraiment utile, elle a simplement envie d'être seule, pour le moment. Une petite crise, rien de grave, ça lui passera. Tu la connais, elle ne manquerait ça pour rien au monde. Tous ces gens qui ne viennent que pour elle, pour la voir et la célébrer. Elle ne se résoudra pas à décevoir son public.

Philippe – C'est donc ça, hein ? Ça ne changera donc jamais. Qu'est-ce qu'elle a, notre fille ?

Marie – Rien de très grave. Elle est tendue, irascible, pas bien dans sa peau, des pensées noires en rafales, envie de tuer père et mère : une adolescente, quoi.

Philippe – C'est ça, une adolescente. C'est ce qui m'inquiète justement. Enfin quoi, elle a vingt ans maintenant. Elle devrait en avoir terminé avec l'adolescence. Mais non, elle n'évolue pas. Je pensais qu'elle évoluerait, que ça lui passerait, que tout finirait par s'arranger, mais elle a vingt ans maintenant et elle n'évolue toujours pas.

Marie – Tu devrais prendre un verre, mon chéri, vraiment. Je crois que tu as besoin de te détendre toi aussi. C'est vrai, elle a vingt ans aujourd'hui, mais elle a été réglée à quinze. Cinq ans, ce n'est pas tellement long pour devenir une femme. Faut bien ça, tu sais, cinq ans. Tu comprends, le temps de s'y faire. Ce n'est pas simple, ce potentiel en toi qui te remue les entrailles, cette exigence qui ne sait pas se taire. Il y a des femmes qui en ont mal dans le ventre jusqu'à la ménopause.

Philippe – Ça t’amuse, toi. Tu ne veux pas voir, hein ? On dirait que tu ne vois pas que notre fille ne tourne pas rond. Ce n’est pas ça, pas comme ça qu’il faut le dire, parce qu’elle tourne très en rond, au contraire. Elle est en boucle, en circuit fermé, toujours les mêmes histoires, la même comédie, son petit spectacle. Ce truc de la petite fille solitaire et incomprise. Elle est en représentation permanente. C’est usant à la longue, ce délire qui ne finit jamais. Je ne sais plus quoi faire. Elle raconte de ces choses parfois. Comment peut-elle même imaginer ces horreurs qu’elle raconte ?

Marie – Tu exagères peut-être un peu, non ? Qu’est-ce qu’elle raconte de tellement horrible après tout ?

Philippe – Tu sais bien. Avec son esprit tordu. Je suis certain qu’elle t’en raconte à toi aussi. Ces choses atroces qu’elle dit parfois. Vraiment, elle ne te raconte rien à toi ?

Marie – Rien de particulier. Que veux-tu qu’elle raconte ?

Philippe – Je ne sais pas. Elle ne manque jamais tellement d’imagination. Une chose ou une autre.

Marie – Non, pourtant. Ni une chose ni même une autre. Je ne vois pas à quoi tu fais allusion. Rien d’important en tout cas.

Philippe – Rien d’important, hein ?

Marie – Non. Je ne vois pas. Rien qui vaille d’en parler en tout cas. Je ne sais pas. Attends, peut-être, laisse-moi réfléchir. Tout à l’heure, elle m’a annoncé qu’elle était enceinte, mais ça ne compte pas, je pense.

Philippe – Enceinte ?! Comment ça, enceinte ?

Marie – Comme ça, enceinte. « Je suis enceinte, Maman. Tu vas être grand-mère », elle a dit. Elle venait de faire le test quand je suis entrée dans sa chambre.

Philippe – Et pour toi, ça, ce n’est rien d’important. Non, rien d’important. Notre fille est enceinte et tu prétends que ça ne vaut pas la peine d’en parler. Comment peux-tu être aussi indifférente ? Je ne te comprends pas.

Marie – Ce n’est pas moi que tu ne comprends pas. C’est elle, ta fille, que tu refuses de comprendre. Tu ne t’y feras jamais, n’est-ce pas ?

Philippe – Quoi ? Me faire à quoi ?

Marie – Voyons, elle n'est pas enceinte.

Philippe – Mais tu viens de dire... Pas enceinte ? Tu es sûre ?

Marie – Certaine.

Philippe – Mais comment... Tu disais... Ce n'est pas pareil tout de même. Elle t'a bien dit qu'elle était enceinte ?

Marie – Oui, c'est ce qu'elle m'a dit.

Philippe – Et tu ne l'a pas crue ?

Marie – Pas une seconde.

Philippe – Je ne comprends pas.

Marie – Elle est comme moi.

Philippe – Comme toi ? Non, je ne comprends pas.

Marie – Elle fait son beurre.

Philippe – Son beurre ? Elle fait son beurre ?

Marie – Oui, elle fait son beurre et puis... Zzzzioup !

Philippe – Non décidément, je ne comprends pas.

Marie – C'est ce que je disais. En tout cas elle n'est pas enceinte. Et puisque tu veux tout savoir, ce n'est pas la première fois qu'elle n'est pas enceinte.

Philippe – Tu veux dire...

Marie – Que ce n'est pas la première fois qu'elle prétend que tu l'as violée.

Philippe – Que je... Elle t'a dit ça ? Je veux dire... Ce n'est pas possible. Elle dit que je l'ai violée ?

Marie – Souvent.

Philippe – Elle dit que je l'ai violée souvent ?

Marie (*se resservant un verre*) – Non, elle dit souvent que tu l'as violée. Ça et puis d'autres choses. Elle fait son beurre sur ton dos, quoi. Tu es son père après tout. Et c'est une adolescente. Vraiment, tu ne veux pas boire quelque chose ? Un whisky ?

Philippe – Merci, non. Elle dit que je l’ai violée, c’est ça ?

Marie – Plus exactement elle dit qu’elle s’est offerte à toi et que tu l’as prises, mais c’est la même chose, je pense. Non ?

Philippe – La même chose, oui. Enfin non. Je ne sais pas. Tu lui as répondu quoi, toi ? Tu réponds quoi quand elle te dit ça ?

Marie – Dit ça quoi ? Qu’elle est enceinte ou que tu l’as violée ?

Philippe – Je ne sais pas. Peu importe, j’imagine. Les deux.

Marie – Peu importe, tu as raison. Je lui dis qu’elle devrait garder l’enfant, faire comme s’il était d’Antoine et que je me charge d’en finir avec toi.

Philippe – En finir avec moi ? Mais c’est complètement dingue, ça ! Vous n’allez vraiment pas bien toutes les deux. Pourquoi tu lui dis une chose pareille ?

Marie – Parce que je sais qu’elle fait son beurre. C’est tout à fait le genre de réplique qu’elle attend. Ça

lui plait bien cette idée, sa propre mère qui assassine son propre père. Je ne vois pas au nom de quoi je ne lui accorderais pas le grand plaisir d’une petite tragédie bien ficelée.

Philippe – Lui accorder ce plaisir ? Tu pourrais aussi bien me tuer. Oui tiens, ça lui ferait certainement très plaisir ça aussi, que tu la débarrasses de moi.

Marie – Mais j’y pense, mon chéri. Crois-moi, j’y pense. Seulement je prends mon temps. Il faut d’abord que j’arrive à imaginer la suite, tu comprends. Parce que si on s’aventure dans la tragédie, hein, c’est que ça peut facilement dégénérer.

Philippe – Comment ça, dégénérer ? Et pourquoi je ne comprends jamais rien quand tu me parles ?

Marie – Je ne sais pas. On ne voit pas les choses de la même manière, j’imagine. Dégénérer, comme dans les tragédies grecques. La malédiction. Le destin des familles maudites. Ou dans Shakespeare. Elle ne jure que par Shakespeare ces derniers temps. Qu’est-ce que ça peut mourir là-dedans, ça va toujours de mal en pis. A croire que la mort attire la mort. Alors, imagine si on se met à tuer le père au début du deuxième acte.

Philippe – Non, je n’imagine pas vraiment. Et puis quel deuxième acte ? De quoi parles-tu à la fin ?

Marie – Ah oui, elle dit aussi que maintenant qu’elle a vingt ans, c’est le deuxième acte de sa vie qui commence. C’est pour ça qu’elle voulait une fête. Elle dit que c’est une bonne manière de débiter un deuxième acte, une fête.

Philippe – Tu veux bien me servir un verre ?

Marie – Whisky ?

Philippe – S’il te plait.

Marie – Tu ne crains pas que j’y verse du poison ?

Philippe – Hein ? Non. Pas vraiment, non. Je vais essayer de garder les pieds sur terre, si tu veux bien. Votre petit jeu ne m’amuse pas tellement aujourd’hui. Je préfère garder un peu le contact avec la réalité, si ça ne t’ennuie pas trop.

Marie – Parce que bien entendu tu la connais, toi, la réalité ?

Philippe – Un peu, je crois. C’est assez simple en fait. Notre fille a vingt ans, nous nous apprêtons à fêter

son anniversaire, ses invités vont arriver bientôt et elle, elle est enfermée dans sa chambre à vivre une vie qui n’est pas la sienne.

Marie – Pas la sienne, vraiment ? Est-ce qu’il ne suffit pas qu’elle y croît pour que cela devienne sa vie ?

Philippe – Non.

Marie – Non ? Tu m’en diras tant. Et pourquoi donc ?

Philippe – Parce que je ne l’ai jamais touchée – je veux dire, pas comme elle dit que je la touche. Parce que je ne l’ai pas violée. Parce qu’elle n’est pas enceinte. Parce que tu ne vas pas me tuer. Parce que même avec toute l’imagination du monde, on ne peut réussir à tordre les faits. Elle vit dans un monde qui n’existe pas, qui n’est pas réel. Tout simplement pas réel.

Marie – Et pourtant elle vit, non ? Elle est pleine de vie même, dans ce monde irréel. Alors que toi...

Philippe – Quoi, moi ? Ce n’est pas de moi qu’on parle.

Marie – Pourquoi pas ? Tu es un très bon exemple après tout. Es-tu bien certain d'être vivant, toi, dans ce monde qui existe et qui est ton monde ? Je n'en suis pas si sûre, moi. Tu crois vivre, sans aucun doute, mais tu végéterais plutôt. Tu te laisses porter, tu subis la réalité et puis, tu vois, c'est elle qui te vit finalement. Tu es comme une chose molle entre les mâchoires de la réalité : elles t'enferment, elles te nient et, oui, après tout, on pourrait finalement en arriver à croire que tu es déjà mort.

Philippe – Il ne me semble pas que je sois mort pourtant. Voyons voir, si je lève un bras... Regarde mon bras, il bouge, non ? Et ma jambe ? Oui, ça fonctionne. Je peux marcher, courir, sauter. Te tirer la langue. Et mon cœur ? Oui, il bat mon cœur. Donne ta main. Tu sens comme il bat mon cœur ? Tu le sens, n'est-ce pas ? Et aussi tu me vois bouger devant toi, tu m'entends te parler.

Marie – Ou alors je crois te voir et je crois t'entendre. Ce n'est peut-être que mon imagination. Ou la tienne, pour ce qu'on en sait.

Philippe – Tu peux faire des mots, oui. Dire que je suis mort même. Ça ne change rien. La réalité est là, tu peux la voir et la toucher. Le monde réel est palpable. Tu peux bien te concentrer très fort, philosopher et dire

que cette chaise n'existe pas, fermer les yeux (*il lui ferme les yeux*) et parvenir à y croire même, imaginer qu'elle n'existe pas. Pourtant, si je t'assois-là (*il l'assoit sur la chaise*) et bien, n'est-ce pas, il semblerait que tu ne tombes pas le cul par terre.

Marie – Soit, disons que cette chaise existe. Elle existe parce que je suis assise dessus, pas parce que quelqu'un pourrait éventuellement s'asseoir dessus un jour. Imagine un passant dans la rue, il ignore tout de cette chaise, existe-t-elle pour lui ? Rangeons cette chaise dans le grenier et oublions-là : existera-t-elle encore ? Et ce Whisky, c'est pareil, il existe parce que je le bois, pas parce qu'il est dans un verre et qu'éventuellement quelqu'un pourrait le boire. Le monde existe parce qu'il est regardé ou pensé. Et la réalité n'est réelle que parce qu'elle est vécue. Vécue ou imaginée, cela revient au même. Toi-même, tu ne vis que parce qu'on te regarde vivre, parce que tu as des spectateurs, parce que tu existes pour eux. Mais si tu n'es pas acteur de ta propre vie, et que tu te contentes d'être spectateur du monde, le monde se détourne de toi, ton public sort de la salle et il t'oublie. Et alors tu n'es plus rien pour personne, tu n'existes plus et tu es déjà mort, un spectre assis dans l'obscurité et qui assiste au théâtre du monde. Tu peux bien alors remuer sur ton siège, de temps à autre faire craquer tes phalanges pour prouver que tu existes, tousser avec une

fausse retenue, si tu ne te lèves pas franchement et que tu ne montes pas sur la scène pour prendre la parole, si tu ne te mets pas dans la lumière, alors oui, tu es déjà mort. Mort parce qu'ignoré des vivants, hors de leur réalité.

Philippe – Des mots. Ce ne sont que des mots. Et tout cela n'est que de la philosophie. Ça ne m'intéresse pas. Pas maintenant. Parce qu'en attendant, pendant que tu parles et que tu prouves l'existence de ton whisky, et que tu me démontres que si ça se trouve je suis déjà mort, le fantôme du mort que je suis, vois-tu, il voudrait bien préparer une fête pour l'anniversaire de sa fille. Il serait assez content même qu'on l'aide un peu.

on sonne

Marie – Voilà Antoine justement. Je lui ai demandé de passer plus tôt pour donner un coup de main. Il fait son entrée au moment opportun, ça mérite des applaudissements. Je vais lui ouvrir.

elle sort

Philippe (*fort*) – Au théâtre, il y a toujours une vieille bonne pour faire entrer les gens.

Scène 2 : Philippe, Alexandra

il ne voit pas Alexandra entrer

Philippe (*pour lui-même*) – Il l'a demandée en mariage, paraît-il. Le pauvre garçon. Sûr qu'il ne sait pas où il met les pieds. Une maison de fous. Où est mon verre ? J'aurais dû m'y attendre, elle est partie avec mon verre.

Alexandra – Elle est ivre déjà. N'est-ce pas ?

Philippe – Tu étais là ?

Alexandra – Pourquoi boit-elle autant ?

Philippe – Elle n'a pas tellement bu, je crois.

Alexandra – Inutile de la défendre. Rien qu'au son de sa voix, je peux entendre qu'elle est ivre. Ou alors c'est ce qu'elle veut faire croire. On ne sait jamais avec elle.

Philippe – Je suis content que tu sois là. Je me suis demandé si tu allais paraître. Dis-moi, comment vas-tu, mon cœur ?

Alexandra – Très bien. Je me suis accordé une petite sieste. Ça m'a fait du bien. J'en avais besoin, je crois. Avant de paraître, comme tu dis. C'est toi qui as préparé tout ça ?

Philippe – Oui. Et on ne touche pas.

Alexandra – Ho, Papa, je meurs de faim. Allez, s'il te plait. Juste un. S'il te plait.

Philippe – Non, pas question. Pas avant que la fête ne commence.

Alexandra – On n'a qu'à dire qu'elle est commencée, la fête. Deux pas de danse et voilà, le bal est ouvert. Tu sais comme j'aime quand tu me fais danser. Tu te souviens, quand j'étais petite, tu me faisais souvent danser. J'adorais ça. Allez, Papa, s'il te plait. Mon petit papa chéri que j'adore. S'il te plait. S'il te plait.

Philippe – Pas question. Tu en prends un, ta mère en prend un, ensuite c'est ton Antoine... Je vous connais, en moins de dix minutes vous auriez tout avalé.

Alexandra – Il suffit de ne rien leur dire. Allez, Papa, ils n'en sauront rien. Un pour toi et un pour moi.

Et puis c'est tout. Je te le promets. Rien que deux. Pour me faire plaisir. Ou alors les deux pour moi et un baiser pour toi.

elle l'embrasse

Philippe – Un seul, alors. Non, pas deux.

Alexandra – Trop tard. Merci, mon Papa. Hmmm, sont délicieux. J'en reprendrai bien un petit troisième.

Philippe – Certainement pas.

Alexandra – Bon, bon. Comme tu veux. Tu sais, t'es pas drôle, Papa. C'est quand même mon anniversaire. Oui, vraiment délicieux, juste un peu trop salés peut-être. Tiens, je suis assoiffée tout d'un coup. Ho, tu sais quoi ? Tu sais ce qui serait bien ?

Philippe – Non, mais je m'attends au pire.

Alexandra – On pourrait ouvrir une bouteille de champagne. La boire juste nous quatre, en famille. Trinquen avant que les invités débarquent. Qu'est-ce que tu en penses ?

Philippe – Oui, ce n'est pas une mauvaise idée après tout. Et puis il n'y a pas de raison que ta mère soit la seule à boire, hein ?

Alexandra – En plus j'ai quelque chose à vous annoncer. Je crois qu'il n'y aura pas de meilleur moment.

Philippe – Ha, c'est donc ça... Tu veux nous annoncer quelque chose ?

Alexandra – Oui.

Philippe – Quoi comme chose ? Il s'agit de mariage, j'imagine.

Alexandra – Non. Mieux que ça. Une grande nouvelle, mon petit papa.

Philippe – Une bonne nouvelle ?

Alexandra – Il n'en existe pas de meilleure, je pense. Le genre de nouvelle qui appelle le champagne.

Philippe – Je peux peut-être essayer de deviner.

Alexandra – Je te vois venir, Papa. Ce n'est pas très gentil de ta part. C'est même déloyal. Tu sais très bien

que je ne peux rien te refuser. Ça a toujours été comme ça. Tu insistes, tu insistes, tu profites de ma faiblesse et à la fin je cède. Chaque fois. Le pire c'est que tu insistes comme ça, sans jamais donner l'impression d'insister. Tu restes là sans parler, l'air de rien demander, l'air de pas comprendre de quoi on parle même, un peu étonné aussi. Tu fais tes petits yeux comme ça, un peu tristes, un peu inquiets, et puis c'est comme des ondes qui viennent envahir mes pensées et qui me disent que je ne dois pas te résister, que c'est inutile. Voilà, c'est bon, tu as gagné : je suis enceinte, Papa. Je vais avoir un bébé. C'est dingue, non ? Un petit bébé, tu te rends compte.

Philippe – Pas bien, non. Je dois bien dire. Tu es enceinte ? Mais comment ? Je veux dire, de qui ? Ce n'est pas encore une de tes méchantes inventions, n'est-ce pas ?

Alexandra – Mais non, qu'est-ce que tu vas imaginer ? Et puis comment ça de qui ? De mon Antoine, voyons. De qui veux-tu que je sois enceinte ? De mon Antoine chéri. Mais chut hein ? Pas un mot. Je ne lui ai rien dit encore. Ni à Maman. Tu me laisses leur annoncer, on est d'accord ?

Philippe – Oui, bien sûr.

Alexandra – Promis ?

Philippe – Oui, promis.

Alexandra – Merci, Papa. Merci. Tu es un père merveilleux. Si tu savais comme je suis heureuse. Je crois que je suis la plus heureuse des filles de vingt ans. La vie est tellement merveilleuse elle aussi. Je vais avoir un bébé, Papa. Il est dans mon ventre. C'est incroyable. Incroyable. J'ai hâte de le sentir bouger, tu sais, à l'intérieur de moi. Je suis tellement heureuse, et puis tellement impatiente aussi. Le tenir dans mes bras. Le couvrir de baisers. Lui raconter des histoires, le soir pour qu'il s'endorme. Tu sais quoi, j'ai le pressentiment que c'est un garçon. Tu penses qu'une femme peut sentir ces choses-là ? Je ne sais pas. Il est dans mon ventre après tout, il est une partie de moi. C'est comme un échange. Je ne sais pas. Un garçon... Tu crois que c'est possible, tu crois qu'on peut sentir cela ?

Philippe – Peut-être, qui sait. Oui, sans doute. Tu n'auras qu'à demander à ta mère, elle est probablement plus qualifiée que moi.

Alexandra – Maman ? Tu n'y penses pas, voyons. Ça ne l'intéresse pas. Ce qui me concerne ne la préoccupe pas. Ça ne l'a jamais préoccupée. Elle

voudrait seulement que je sois comme elle. Une âme en peine, désespérée de vivre. En vérité, on pourrait croire qu'elle ne supporte pas que je sois heureuse.

Philippe – Mais non. Pourquoi dis-tu des choses pareilles ?

Alexandra – Parce que c'est la vérité. Tu ne sais pas comment elle est avec moi, ce qu'elle me fait subir. Parfois j'ai l'impression que tu ne veux pas voir. Elle ne m'a jamais appris qu'à être mauvaise, tu sais. Tout ce que j'ai de bon en moi, ça me vient de toi, seulement de toi. Je ne sais pas comment tu as pu l'aimer.

Philippe – Tu te trompes sur elle, je t'assure. Elle n'est peut-être pas la meilleure des femmes, peut-être pas la meilleure des mères non plus, elle est sans doute trop malheureuse pour ça, mais c'est une femme hors du commun. J'espère que tu pourras te rendre compte un jour à quel point ta mère est une femme hors du commun. Elle n'est pas facile à comprendre, pas facile à vivre même, et au quotidien elle est souvent insupportable, mais elle est généreuse et aimante à sa manière.

Alexandra – Oui, comme tu dis, à sa manière.

Philippe – Tu sais, quoi que tu penses d'elle, et de moi, je considère que j'ai de la chance de l'avoir rencontrée et d'avoir été aimé par une telle femme. Et de l'être peut-être encore un peu aujourd'hui, malgré tout. J'espère vraiment que toi aussi tu comprendras un jour combien elle t'aime, ce que tu représentes pour elle et qu'elle est incapable de dire. Tu es tout pour elle, Alex. Plus que tout.

Scène 3 : Philippe, Alexandra, Marie, Antoine

Marie entre en tenant Antoine par la main

Alexandra – Tu as raison, elle est peut-être seulement malheureuse. Mais ça n'excuse rien. Et surtout, tu veux que je te dise, heureuse ou malheureuse, je ne pense pas qu'elle ait jamais été capable d'aimer quelqu'un.

Marie – On parle de moi par ici, je me trompe ?

Alexandra – Sinon elle-même, bien entendu.

Antoine (*se dirigeant vers Alexandra*) – Bonjour, mon amour.

on sonne

Marie – Encore !

Philippe – Déjà ?

Alexandra (*avec empressement*) – J'y vais. Ce doit être Antoine.

elle sort

Antoine – Elle ne m'a pas vu, je crois.

Philippe – Mais si. Bien sûr qu'elle vous a vu, mon petit Antoine.

Antoine – Alors c'est pire.

Marie – C'est notre petite Alexandra, voilà tout. Farceuse et espiègle. Ne vous formalisez pas pour si peu.

Philippe – Je me demande qui cela peut être ?

Marie – Dis, mais c'est qu'ils font drôlement envie ces petits-fours.

Philippe – Non, on ne touche pas.

Antoine – Quand même, parfois je ne la comprends pas.

Marie – Qu'est-ce que tu peux être rabat-joie quand tu t'y mets. Je n'en prends qu'un ou deux.

Philippe – Ni un ni deux. Bonsoir, Antoine.

Antoine – Oui, pardon. Bonsoir, Monsieur Jouve. Comment allez-vous ?

Marie – Mal. Il va très mal. Il vient d'apprendre que sa femme projette de l'assassiner et de manger ses petits-fours. Et surtout il ignore dans quel ordre ça va se produire.

Philippe – Ça va bien, merci. Juste un peu débordé par les préparatifs de la fête. C'est qu'on ne peut pas dire que les femmes de la maison soient très utiles. Elles ont une bouche pour parler et manger, mais pas de mains semble-t-il.

Marie – Je me demande combien il faudrait de ces petits-fours pour étouffer un homme de corpulence moyenne.

Antoine – Je peux servir à quelque chose ?

Philippe – Non merci, j'ai presque fini maintenant.

Marie – Ça dépend de la dose de poison qu'on y aura mis, j'imagine. Philippe, tu pourrais proposer quelque chose à boire à ton gendre, ce serait la moindre des choses.

Philippe – Ce qui te permettra de l'accompagner, n'est-ce pas ?

Marie – Et pourquoi pas ? Je ne peux pas me laisser aller un petit peu le jour de l'anniversaire de ma fille ? Trinquer avec le fiancé de ma fille, boire pour oublier que je vais être grand-mère, il n'y a pas de meilleure raison, il me semble.

Philippe – Et puis quand il s'agit de trouver un prétexte pour te resservir un verre, tu n'es jamais en manque d'imagination, n'est-ce pas ?

Marie – Je ne manque jamais d'imagination pour rien. Vous buvez quelque chose, Antoine ?

Antoine – Je ne sais pas. Il est peut-être un peu tôt encore.

Marie – Allez, buvez donc, vous vous sentirez mieux après. Alex a fait mine de ne pas vous voir tout à l’heure, vous n’avez pas oublié ?

Antoine – Ça ne risque pas. Une bière alors. Si vous avez.

Marie – On a, mais ce n’est pas ça que vous allez boire, jeune homme. Tu sors une bouteille de champagne pour Antoine, mon chéri ?

Philippe – J’ai le choix ?

*il se dirige vers le frigo
Marie profite qu’il a le dos tourné
pour subtiliser une poignée de petits-fours*

Marie – Venez, Antoine. Nous serons mieux installés au salon. Pour ma part, je vais prendre un whisky. Je vais essayer d’éviter les mélanges ce soir. Ça ne me réussit pas en général. Vous venez, Antoine ? Il faut qu’on finisse cette discussion.

Philippe – Quelle discussion ?

Marie – Celle que nous avons entamée dans l’entrée. Très intéressant, ce jeune homme.

Philippe – Et de quoi s’agissait-il ?

Antoine – Madame Jouve me demandait ce que je pensais du mariage.

Marie – Plus précisément, je demandais à Antoine s’il pensait que le meurtre pouvait être un bon moyen d’y mettre fin.

Philippe – Très drôle. Et alors ?

Marie – Alors il a répondu que c’était peut-être un peu radical, mais que cela dépendait sans doute des circonstances. Il faut donc maintenant que nous discutons des circonstances.

Philippe – Dans ce cas, amusez-vous bien. Antoine, vous me semblez en passe d’être intronisé dans notre petit théâtre familial. Je ne sais pas si je dois vous souhaiter la bienvenue ou simplement beaucoup de courage.

il lui tend la bouteille de champagne

Antoine – Merci.

Marie – De rien. Vous venez, Antoine ? Je crois que je vais me mettre au champagne finalement.

ils sortent

Philippe – Elle a emporté des petits-fours. Un jour, c'est moi qui la tuerai. Je ne sais pas si le motif est très théâtral, un peu « boulevard » sans doute... Mais qu'est-ce que je raconte moi ? Elles vont finir par me rendre fou à mon tour.

Scène 4 : Philippe, Alexandra, Claire

Alexandra et Claire entrent

Claire – Alors au bout d'un moment, je lui dis : « Tu sais, si tu n'aimes pas, il y a des yaourts dans le frigo. »

elles éclatent de rire

Alexandra – J'aurais adoré voir sa tête. La pauvre. J'imagine que ça ne l'a pas du tout fait rire.

Claire – Tu parles, elle s'est rhabillée aussi sec et elle est partie. Elle n'a pas dit un mot, elle a juste claqué la porte. Après ça, je ne l'ai plus jamais revue.

Alexandra – Je croyais qu'il n'y avait que les hommes pour manquer à ce point d'humour. On dirait que pour eux le sexe est une chose très sérieuse. Enfin, je dis ça, moi, je n'ai jamais fait l'amour qu'avec Antoine.

Claire – Et moi. Je ne compte pas, moi ?

Alexandra – Toi, il ne me paraît pas que tu sois un homme. Et c'est heureux.

Philippe – Bonsoir, Claire. Bien, je crois que je n'ai plus rien à faire dans la cuisine, moi.

Claire – Bonsoir, Monsieur Jouve . Je ne vous avais pas vu. Dites, ça a l'air délicieux tout ça. C'est de vous ?

Philippe – C'est de moi, oui. Mais sers-toi, je t'en prie. C'est fait pour être mangé après tout.

Alexandra – Ça alors, je rêve. Et tout à l'heure il disait... Dis, Papa, tu n'en pincerais pas un peu pour ma copine ?

Philippe (*s'en allant*) – Mais non, qu'est-ce que tu vas imaginer ? Claire, mais elle est comme ma propre fille.

Alexandra – C’est malin ça.

Claire (*piochant dans les petits-fours*) – Moi aussi je vous aime, Monsieur Jouve.

il sort

Alexandra – Tu l’approches, je te tue.

Claire – Jalouse ? Ça m’étonne de toi.

Alexandra – Non. C’est juste que je ne prête pas mes jouets.

Claire – Ce n’est pas très gentil pour ton père ça.

Alexandra (*passant une main sur la joue de Claire*) – Mais qu’est-ce qui te fais penser que je parlais de lui, mon ange ?

Claire – Ha ! Et comment suis-je censé prendre ça, moi ?

Alexandra – Comme tu veux. (*l’embrassant à pleine bouche*) Comme ça par exemple.

Claire – Je me souviens d’une fille qui disait : « Plus jamais ». Mais c’était il y a tellement longtemps, trois mois déjà, autant dire une éternité. Elle disait qu’elle m’aimait, mais aussi qu’elle ne voulait pas quitter son petit ami qu’elle n’aimait pas. Parce qu’elle voulait un enfant de lui, disait-elle. Et comme je ne comprenais pas, elle m’avait expliqué que je ne pouvais pas comprendre.

Alexandra – Si tu avais compris, tu ne m’aurais pas laissé faire. Mais c’était il y a trois mois, en effet. Les choses sont différentes maintenant.

Claire – Je suis supposée te croire sans doute. Comment savoir qu’elles ne seront pas devenues encore différentes demain, les choses ? Ou dans trois mois ? Ou dans trois ans même ?

Alexandra – Parce qu’aujourd’hui je te demande ta main.

Claire – Comment ça, ma main ?

Alexandra – Allez, cesse de poser des questions. Donne-moi ta main, Claire. Simplement comme ça.

*Claire lui donne sa main
Alexandra l’applique sur son ventre*

Ça, ça ne changera pas. Tu comprends ? Ça, c'est le gage que j'apporte à notre amour. Maintenant nous n'avons plus besoin d'Antoine, ni d'ailleurs d'aucun autre homme. Il n'y a plus que toi et moi.

Claire – Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es enceinte, c'est ça ?

Alexandra – Je suis enceinte, pour nous. C'est mon ventre et ce sera notre enfant.

Claire – Tu es folle.

Alexandra – Ne dis pas ça ! Pas toi. Ne dis pas que je suis folle. Tu ne sais pas le mal que ça me fait. J'ai besoin qu'une personne au moins me comprenne et partage ma vie, m'accompagne dans la vie. Ne dis pas que je suis folle, ne me renvoie pas à ma solitude. Non, pas toi.

Claire – Mais Alex, tu te rends compte de ce que tu dis ?

Alexandra – Oui, je t'offre un enfant.

Claire – Mais qu'est-ce qui a pu te laisser croire que je voudrais un enfant ?

Alexandra – Toutes les femmes veulent un enfant, un jour ou l'autre.

Claire – Je ne vois pas ce qui te permet d'affirmer une chose pareille. C'est d'une connerie monumentale. Ça ne te ressemble pas. Le genre de généralité sur les femmes qu'on pourrait attendre d'un homme, et encore, un très con. Le noir est infantile, le juif est fourbe, l'arabe est voleur, l'asiatique est sournois, le blanc est arrogant et la femme est maternelle. Vraiment, je ne m'attendais pas à ça de ta part.

Alexandra – Ce n'est pas ce que je voulais dire. Claire, tu sais bien.

Claire – C'est ce que tu as dit pourtant.

Alexandra – Je me suis mal exprimée. Tu sais bien, nous en avons souvent parlé, tu es comme moi... Je veux dire, ce potentiel de maternité, il fait partie de notre féminité et ni toi ni moi ne voudrions pas avoir à y renoncer. C'est cela, précisément cela qui faisait obstacle à notre amour.

Claire – Je ne crois pas avoir jamais dit que c'était un obstacle pour moi.

Alexandra – C'en était un pour moi. Il y avait quelque chose que nous ne pouvions pas nous donner l'une à l'autre.

Claire – Le moment venu, nous aurions trouvé le moyen.

Alexandra – J'ai trouvé le moyen.

Claire – Mais le moment n'était pas venu.

Alexandra – Mais puisqu'il serait venu un jour ou l'autre, c'est la même chose.

Claire – Non, Alex. Et tu le sais bien, tu es plus fine que ça. Nom de dieu, mais qu'est-ce qui t'a prise ? Je ne te pensais pas capable d'aller jusque-là. Ce coup-ci, c'est vraiment n'importe quoi. Tiens, je ne veux même plus en discuter.

Alexandra – Tu disais que c'était pour cela que tu m'aimais, parce que j'étais inattendue, parce que j'étais un « esprit libre ».

Claire – Il y a des limites à tout.

Alexandra – Des limites à ton amour, tu veux dire.

Claire – Oui, si tu veux. Je ne sais pas. Des limites à ce que mon amour pour toi peut supporter.

Alexandra – Il ne supporte pas un enfant ?

Claire – Pas comme ça.

Alexandra – Il n'y a pas trente-six manières de faire un enfant, tu sais.

Claire – Alex, merde ! Ne fais pas semblant. Tu as décidé toute seule. Je ne sais pas pourquoi je continue de parler de ça avec toi.

Alexandra – Tu veux que je le fasse sauter, c'est ça ?

Claire – Je ne veux rien. Ça ne me concerne pas. Vois ça avec ton Antoine, tiens. Parce que j'imagine que c'est lui le père, n'est-ce pas ?

Alexandra – Lui ou un autre, qu'est-ce que ça change ? Tu ne comprends pas, il n'y a pas de père. Antoine ? Mais il n'a pas son mot à dire, Antoine. Pourquoi aurait-il son mot à dire ? Il aurait donné un peu de son sperme ? Et alors quoi ? Il s'agit de toi et moi maintenant, et de la potentialité d'un enfant. Il s'agit uniquement de nous, de notre histoire d'amour.

Aujourd'hui nous avons la possibilité d'avoir un enfant ensemble, ou pas. Si c'est ce que tu souhaites, si tu ne veux pas de cet enfant, nous le faisons sauter, voilà tout. C'est aussi simple que ça. La décision nous appartient, et à personne d'autre. Tu dis que j'ai décidé toute seule, mais non, c'est ensemble que nous allons décider de l'avoir ou pas, ce bébé. Je sais que ce n'est pas une décision facile à prendre, que cela demande de bien réfléchir. Réfléchir, c'est tout ce que je te demande. Ne te préoccupe pas d'Antoine, il ne compte pas. D'une façon ou d'une autre, je me chargerai de faire qu'il ne compte pas.

Philippe passe la tête par la porte du salon

Philippe – Vous en êtes où, les filles ?

Alexandra – Au point où l'intervention du père est parfaitement inappropriée.

Philippe – Excuse-moi, mon cœur. C'est que tes invités ne vont plus tarder maintenant. Si on veut le boire, ce champagne...

Alexandra – C'est vrai, oui, j'oubliais : le champagne. *(elle sort une bouteille du frigo, la place entre les mains de son père et le repousse hors de la cuisine)* Tiens, ne nous attendez pas. Et dis-leur de

boire à la santé d'un futur avorton. *(en claquant la porte)* Et à l'amour.

Claire – Tu ne crois pas que tu donnes un peu trop dans le tragique ?

Alexandra – Non, puisqu'il s'agit de vie ou de mort.

Claire – De vie ou de mort, vraiment ?

Alexandra – La vie de notre enfant ou la mort de notre amour.

Claire – C'est une menace ?

Alexandra – Non, Claire. J'énonce simplement une vérité. Que penses-tu qu'il adviendra de nous lorsque nous aurons tiré la chasse d'eau sur ce fœtus ? Admettons même que ce soit moi, que je sois seule en cause, admettons que j'aie commis une erreur en omettant de te parler de mon projet – je veux bien assumer cette responsabilité –, et alors quoi ? Nous en sommes là : que faisons nous maintenant ? Et que devenons-nous ?

Claire – Je ne sais pas, Alex. Tu as raison, tu m'as tendu un piège. Et maintenant, il s'est refermé. Sur toi surtout.

Alexandra – Alors aide-moi à en sortir. Je t'en prie, aide-moi à en sortir.

Claire – Je le voudrais, Alex. Sincèrement, je le voudrais. Tu sais que je t'aime et que je voudrais pouvoir t'aider. Mais je ne peux pas, tu comprends. Pas cette fois, Alex. Non, pas cette fois. Tu as été beaucoup trop loin cette fois.

Alexandra – J'y ai été pour toi, Claire.

Claire – Ce n'est pas vrai. Tu y as été sans moi.

Alexandra – Mais puisque je te demande de me rejoindre.

Claire – Non.

Alexandra – Prends au moins le temps d'y réfléchir. Nous ne sommes pas les premiers auxquels cela arrive après tout. Nous ne sommes finalement que ce jeune couple qui se retrouve dans une situation embarrassante. L'histoire est connue, elle produit au choix un avorton, une fille-mère ou un couple qui a passé l'obstacle.

Claire – A ceci près que je ne suis pas le père. Cela fait une différence tout de même.

Alexandra – Le père ? Encore ! Ma mère a eu une liaison avec un marin russe qu'elle avait rencontré dans un bar, il y a un peu plus de vingt ans de cela. Je ne sais pas si c'est vrai, c'est ce qu'elle m'a dit en tout cas, peut-être pour m'emmerder une fois de plus. Mais il y a un homme qui est remonté sur son bateau et un autre qui s'est levé la nuit pour me fourrer un biberon dans le bec et pour essuyer la merde sur mon cul, un homme qui m'a raconté des histoires le soir avant que je m'endorme, qui a murmuré dans ma petite oreille des paroles de réconfort lorsque j'avais peur dans le noir, ou parce que j'étais tombée de mon vélo. C'est lui qui m'a appris à faire du vélo, et avant cela à parler et puis à marcher, pendant qu'un russe allait répandre son foutre sur d'autres continents. Il est le premier homme que j'ai aimé, le premier à me faire rire, le premier à me faire pleurer aussi. Il me prenait dans ses bras et jamais je n'ai été aussi bien. Même si je me trompais, je me sentais en sécurité entre ses bras, sa grosse main sous mon petit cul. Mais tu connais l'histoire, hein ? Alors, dis-moi, lequel est mon père ? Quel rôle tient dans ma vie ce marin russe qui a involontairement fourni un peu de sa semence ? Je te parle d'avoir un enfant et toi qu'est-ce que tu fais, tu me réponds biologie ? Mais qu'est-ce que la génétique vient foutre

dans cette affaire, tu peux me dire ? Je te parle d'amour. Je te parle d'aimer ensemble un enfant. Je ne te parle pas d'une séquence d'acide désoxyribonucléique. Je te parle simplement de nous.

Claire – Ce n'est pas si simple, Alex. Tu as beau raisonner, ce n'est pas si simple.

Alexandra – Je n'ai pas dit que c'était simple.

Claire – Alors tu peux comprendre que quoi que tu en dises, je ne peux pas faire comme si le contexte n'existait pas.

Alexandra – C'est toi qui dis que tu ne peux pas, mais as-tu même essayé ?

Claire – Mais essayer quoi à la fin ? Essayer de ne pas savoir que tu t'es passé de moi, de mon avis pour mettre en place ton petit projet ? Essayer de ne pas savoir que tu as baisé avec Antoine pour le réaliser ? Essayer de ne pas savoir qu'il est concerné, oui, quoi que tu puisses dire, qu'il est concerné par ce bébé qui s'est mis à pousser dans ton ventre ? Essayer de ne pas savoir qu'il aurait son mot à dire ? Que ce serait juste ? Mais Alex, personne ne peut faire cela. Faire comme si on ne savait pas. Ne pas savoir quand on sait, ce n'est qu'une vue de l'esprit et c'est tout simplement

impossible. Je sais tout cela, et toi aussi tu le sais. On ne peut rien contre ça. Toi et moi, nous ne pouvons tout simplement pas faire comme si nous étions effectivement ce couple de jeunes tourtereaux qui se retrouve dans une situation, comment as-tu dit ?... oui, « embarrassante ». Nous ne pouvons pas parce que ça n'est tout simplement pas la réalité.

Alexandra – La réalité ! Voilà que tu parles comme mon père maintenant. Je te pensais capable de plus de fantaisie. C'est la réalité qui est une vue de l'esprit, au sens propre du terme. Elle n'existe pas en tant que telle, la réalité, elle est le regard que tu projettes sur le monde, un simple reflet sur ton miroir synaptique. Oui, c'est exactement ça, une vue de l'esprit.

Scène 5 : Alexandra, Claire, Antoine

Antoine entre

Antoine, *il est visiblement éméché* – (en direction du salon) Ne vous en faites pas, belle-maman, elles ne me font pas peur. Je la ramènerai cette bouteille. (à Alexandra) Tu te rends compte, ma chérie, elle m'a proposé de l'appeler belle-maman. Je n'en croyais pas mes oreilles. J'étais tellement content que je l'ai

embrassée comme du bon pain. Tiens, il faut que je t'embrasse, toi aussi.

*Il va pour l'embrasser, elle se dérobe,
il trébuche dans les bras de Claire*

Salut Claire. Tu es très belle, tu sais. Pas autant que ma petite Alex bien sûr, mais très très belle, ça oui. C'est étrange que tu sois encore toute seule. On se disait ça, l'autre jour, avec les copains : une aussi jolie fille, quand même, c'est étrange.

Alexandra – Ta gueule, Antoine. (*s'adressant à Claire*) Il n'est pas la réalité, juste une imperfection un peu désolante sur le miroir de notre imagination. Il n'est pas réel. Je vais te montrer à quel point il n'est pas réel. (*à Antoine*) Viens Antoine, je voudrais que tu m'accompagnes en haut. J'ai quelque chose à te montrer.

Antoine – (*à Claire*) Elle dit ça souvent, que je n'existe pas. Et aussi elle me dit « ta gueule » et « viens dans ma chambre, Antoine ». (*à Alexandra*) On va dans ta chambre, c'est ça ? (*à Claire*) Si elle est pas coquine, hein ? Tout à l'heure, elle a fait comme si elle ne m'avait pas vu, tu imagines ? Et moi, je l'aime tellement qu'à chaque fois je m'y laisse prendre. Je sais

bien pourtant qu'elle ne résiste pas longtemps. (*à Alexandra*) Tu as faim de mon corps, c'est ça ?

Alexandra – C'est ça, oui. Mais sur le toit. Pour mes vingt ans, je voudrais qu'on fasse l'amour sur le toit, si tu veux bien.

Antoine – Si je veux bien ? C'est une merveilleuse idée. Je me sens déjà l'âme d'un chat de gouttière.

Alexandra – Parfait. On verra si tu retombes sur tes pattes. Tu te joins à nous, Claire ?

Claire – Non Alex, merci bien. Je crois que je vais sagement rester là, comme une bonne petite chatte d'appartement.

Antoine – Tu es sûre ? Quand même, c'est son anniversaire.

Alexandra – Laisse, elle est de mauvais poil. Prends une bouteille de champagne, deux verres et amène-toi.

Claire – Amusez-vous bien.

Alexandra – Tu crois vraiment que je m'amuse ?

Claire – Je crois que pour toi la vie est un jeu et que nous sommes tous tes pions.

Alexandra, *poussant Antoine devant elle, vers les escaliers* – Alors, je vais sacrifier mon cavalier pour sauver ma dame.

ils sortent
Claire s'effondre en pleurs

Scène 6 : Claire, Philippe

Philippe entre

Philippe – Tu es toute seule ? Où sont-ils passés ? Antoine était censé nous ramener une bouteille.

Claire – Je crois qu'ils ont ressenti une envie irréprouvable de se retrouver tous les deux.

Philippe – Oui, bien sûr. C'est bien normal. Surtout aujourd'hui.

Claire – Oui, surtout aujourd'hui.

Philippe – Elle a quelque chose à lui annoncer, je crois.

Claire – Vous croyez ?

Philippe – Elle ne t'a rien dit ?

Claire – Elle dit tellement de choses, vous savez.

Philippe – Elle n'est pas facile, hein ?

Claire – Pas facile, non.

Philippe – Mais elle est ton amie, n'est-ce pas ?

Claire – Mon amie, oui.

Philippe – Tu ne sais pas comme ça me fait du bien, ça, que vous soyez amies toutes les deux.

Claire – Ça vous rassure, c'est ça ?

Philippe – Oui, ça me rassure. Elle me semble parfois si...

Claire – ... si solitaire ?

Philippe – Oui, solitaire. Et puis aussi...

Marie entre en courant

Claire – Incapable d’aimer ?

Philippe – Incapable d’aimer, oui. Tu sais, elle est née en colère, très en colère. J’ai parfois l’impression que sa colère ne passe pas et qu’elle l’étouffe. Elle me fait peur, souvent. On ne sait jamais ce qu’elle pense vraiment.

Claire – Ni de quoi elle est capable.

Philippe – Mais elle est ton amie, n’est-ce pas ?

Claire – Oui. Et je crois qu’elle m’aime un peu aussi.

Philippe – Tant mieux. Tant mieux. *(pause)* Tu veux boire quelque chose ? Du champagne ?

Claire – Du champagne, oui. Pourquoi pas ?

*le bruit sourd d’un corps qui rencontre le sol les fait
sursauter
ils se regardent, puis se précipitent à la fenêtre*

Scène 7 : Claire, Philippe, Marie

Marie – Que se passe-t-il ? On aurait dit comme une explosion. *(elle les rejoint à la fenêtre)* Que s’est-il passé ?

Claire – Quelqu’un est tombé.

Philippe – Je crois que c’est Antoine.

Claire – Oui, c’est bien lui. Ils étaient ensemble sur le toit.

Marie – Qui ?

Claire – Antoine et Alex.

Philippe – Elle voulait lui annoncer...

Claire – Il aura glissé, sans doute.

Marie – Oui, c’est ça, glissé...

Claire – Il faut faire quelque chose. Il n’est peut-être pas...

Philippe – Tu as raison. Marie, appelle les secours. Je vais voir si je peux... Je vais lui tenir compagnie. Pauvre Antoine. J’espère que...

Claire – Il aura glissé, sans doute.

Marie – Oui, c’est ça, glissé... Zzzzioup ! (*au téléphone*) Allo. Allo ?

On sonne

Philippe – Et voilà les invités maintenant. Mais qu’a-t-elle fait ? Qu’a-t-elle fait encore ?

Claire – C’est sûr, oui, il a glissé. Quoi d’autre ?

Marie (*au téléphone*) – Bonsoir, Madame, il y a eu un accident.

(noir)

Acte III

Une chambre d'enfant. Tout est à sa place, parfaitement rangé, comme en attente : un berceau, des peluches, des jouets, le papier peint au mur, une commode, une table à langer, etc...

Scène 1 : Alexandra, une sage-femme

(noir pendant toute la scène)

*On entend : « Respirez. Respirez. Respirez...
Bloquez tout : Poussez !... Poussez, poussez, poussez... »*

Cris d'une femme.

Et puis encore : « Voilà, respirez à fond maintenant... Respirez... Respirez... Respirez et... bloquez tout ! Et... Poussez !... Poussez, poussez, poussez ... Vvvoi-lààà. »

Pleurs d'un nouveau-né.

Sage-femme – C'est une fille. Une très jolie petite fille.

Alexandra – Poupées, dînette et marelle. Chansons d'amour et prince charmant. Bonjour princesse. Mon bébé. La vie, tu verras...

*les pleurs du nouveau-né se poursuivent un peu,
puis ils cessent brusquement.
un long silence,
puis un hurlement, long lui aussi.*

Scène 2 : Alexandra

Alexandra – Le jour... « Le jour brille un instant, puis c'est la nuit à nouveau ». Le jour... et puis la nuit. Le néant... Petite fille, j'avais peur du noir... Plus maintenant. Non, plus maintenant. Il ne faut pas, ne pas avoir peur de ça. Le noir, c'est la couleur vraie du sang, ce sang qui coule dans nos veines et qui n'est pas rouge. Ne pas avoir peur de ça. Le bleu du ciel, le jaune du soleil, le vert des arbres... le rouge de notre sang : de jolies couleurs pour un grand mensonge. C'est toi qui tiens le pinceau, ma jolie princesse. C'est ce que je lui disais : C'est toi qui tiens le pinceau, toi qui possède

le pouvoir de peindre la vie. Tu tiens le pinceau, tu éclabousses le néant de mille couleurs et zzzzioup, la vie. Pas de gris surtout, ne jamais peindre en demi-teintes. Le gris, c'est quand on manque d'imagination, quand on n'ose pas et qu'on ne vit pas vraiment. Et puis il est nécessaire de peindre tous les jours. Elles ne tiennent pas, les couleurs, le temps les efface. Chaque jour qui passe, et puis chaque nuit comme un grand coup de gomme. Tout recommencer. Chaque matin remaquiller le monde. Jouer. Jouer avec les couleurs, peindre le ciel en jaune et le soleil en vert. Pourquoi pas, tout est permis. Ne laisse à personne le soin de guider ton pinceau, ma princesse. C'est ce que je lui disais. Ne te laisse pas enfermer. Sûr qu'ils voudront t'enfermer. Parce que tu leur fais peur. Parce qu'en disant que le mensonge est mensonge, tu les obliges à regarder une vérité qu'ils ne veulent pas voir. Ils refuseront de regarder dans ce miroir que tu leur tends et où leur visage est gris et leur sang est noir. Non, ils ne veulent pas que tu leur dises qu'ils meurent. Ils naissent pourtant, et puis ils meurent aussitôt. « Elles accouchent à cheval sur une tombe »... Sur une tombe et puis voilà, zzzzioup ! la vie. À peine le temps de la vomir, la vie. Une bonne gerbe au-dessus d'un trou, tout juste le temps d'atteindre le fond. La vie.

(pause)

Donner la vie. Faire un enfant. Devenir mère. Oui, je m'y suis laissé prendre. Donner la vie, cette folle

exigence pour une femme, ce miracle qui niche entre leurs cuisses et qu'il leur faudrait accomplir, qu'il serait blasphématoire de ne pas accomplir. On ne renonce pas à ça, devenir une princesse. Le mythe de la princesse, tout vient de là. Trouver l'amour, faire un enfant, ce sont là les deux mamelles dont on tire le lait qui fait grandir les petites filles. On les gave comme des oies de cette romance crétine, ce prince qui viendra les aimer et puis les engrosser. Alors, moi aussi, je m'y suis laissé prendre. Ça change quoi si mon prince était une princesse ? Ça n'a rien changé.

(pause)

Je l'ai aimée aussitôt. Dès que je l'ai vue, j'ai su qu'il me serait possible de mourir pour elle. Ou de tuer. J'aimais, c'était inattendu. J'étais apte à l'amour finalement. Il suffisait qu'elle m'embrasse pour que je ne me sente plus seule. Il était donc possible d'être deux ? La solitude, ce mal qui me rongait, il était donc possible d'en guérir, peut-être. Alors oui, évidemment, je m'y suis laissé prendre. Pour elle, j'ai accepté de m'y laisser prendre. Je voulais tout lui donner de moi et jusqu'au pouvoir de vie en mon ventre. J'ai voulu m'offrir à elle toute, entière, lui livrer toute la femme que j'étais, lui abandonner ce que j'avais de plus précieux en moi. Je suis venu à elle le ventre plein. Elle n'a pas compris. Elle n'a pas compris que c'était d'elle qu'il était plein, mon ventre, que c'était elle qui avait permis que ça arrive, parce qu'à m'aimer elle me

donnait la vie. J'étais si vivante alors. Il aurait suffi que je sorte nue dans la rue et que je pense à elle pour que mon ventre s'emplisse. Elle n'a pas compris ça. Elle n'a pas voulu comprendre. Elle a dit que j'étais folle, mais je savais à quoi elle pensait alors : il fallait bien qu'il y eût l'intervention d'une queue. C'est ça qu'elle pensait. J'en ai été mortellement blessée. C'était tellement trivial.

(pause)

Pauvre Antoine. J'étais déçue et blessée, et aussi j'avais peur. J'avais peur surtout. La perdre. Cela ne se pouvait pas. J'étais terrifiée à l'idée de me retrouver seule, sans elle, seule à nouveau. Je ne le haïssais pas, non. Il fallait seulement qu'il n'existe plus. Qu'elle comprenne qu'il n'existait pas, qu'il ne comptait pas puisqu'il n'aurait plus existé. Et c'était vrai, il ne comptait pas. J'avais trop d'amour en moi. Je ne le haïssait pas, mais je l'aimais elle.

(pause)

Il n'est pas mort finalement. Ça doit lui sembler long parfois, ce long silence. Le médecin avait dit qu'il pouvait sortir du coma d'un jour à l'autre. Dans deux jours ou bien dans vingt ans, il avait dit. Ou jamais. Ça fait deux ans et demi. Elle, elle va souvent à l'hôpital pour le voir. Moi pas. Elle lui amène des fleurs, elle lui parle. Elle a le cœur grand, Claire. Une grande culpabilité aussi. Et puis, il y avait l'enfant. Au début, il y avait l'enfant.

(longue pause)

Une belle petite fille, c'était. Je lui avais donné aussitôt du princesse. Elle était si jolie. Et puis je ne voulais pas qu'elle me ressemble. Je voulais qu'elle parvienne à croire, croire pour parvenir à vivre. Elle a pleuré et moi j'ai dit « je t'aime, ma princesse ». Elle a pleuré encore, beaucoup. Je l'ai nourrie. Je lui ai donné mon sein pour la consoler. Je lui ai murmuré mille promesses. Un sein, et puis l'autre. Une promesse et puis une autre. Mille mensonges. Une nuit, elle a cessé de pleurer. Elle avait les yeux grands ouverts, mais elle avait déposé son pinceau. Ses beaux yeux gris, noir en dedans.

(pause)

Elle avait préféré les limbes, et me laisser seule avec des promesses auxquelles je ne croyais pas. Pis que seule, elle m'a laissée vide, évidée par le souvenir de ces mois où j'avais été pleine d'elle. La gestation : on n'est plus rien d'autre qu'une bête, tous les instincts à vif, occupée seulement à couvrir la vie. Attente décérébrée du jour où il faudra mettre bas. À cheval sur une tombe. On accouche, et puis on réalise que c'est la mort qu'on avait couvée. Une étincelle, et la nuit qui s'approche aussitôt. Ce vide déchirant. Mon ventre creux. Ça fait si mal. Cette douleur en dedans. Ça fait si mal. Envie de hurler.

elle hurle

Inutile. Ça ne s'en ira pas. Faire comme toi, ma princesse, simplement cesser de respirer.

Non, je n'y arrive pas. Je n'y arrive pas !

elle hurle

(noir)

Scène 3 : Alexandra, Marie

Alexandra circule dans la chambre d'enfant, touche les objets, des gestes lents, une âme en peine

Marie entre, l'observe, secoue la tête

Marie – Alex, tu es encore ici ? Pourquoi tu te fais du mal comme ça ?

Alexandra – J'ai mal, Maman. Ça ne passe pas, je n'y peux rien. J'ai tellement mal.

Marie – Je sais, ma petite fille. Je sais. Il faut pourtant que tu recommences à vivre. Ça fait deux ans

maintenant. Tu vas rester combien de temps encore ainsi, à te morfondre ?

Alexandra – Ça ne passe pas, Maman. Ça ne passe pas !

Marie – Ça ne passera jamais. Il faut que tu acceptes que ça ne passe jamais. Il te faut vivre avec cette blessure. Il ne sert à rien d'attendre, ça ne cicatrisera pas. Tu peux juste vivre et te remplir d'autres choses.

Alexandra – Je ne peux pas. Laisse-moi tranquille.

Marie – Non, je ne te laisserai pas continuer ainsi, à t'apitoyer sur ton sort. Tu es ma petite fille, je t'ai mise au monde et il m'importe que tu vives.

Alexandra – Ah oui ? Moi aussi je voulais qu'elle vive. Moi aussi ! Mais il ne suffit pas de vouloir, vois-tu. Non, ça ne suffit pas, vouloir.

Marie – Ça ne suffit pas, c'est vrai, et c'est triste. Tellement triste. Et c'est tellement douloureux aussi, je le sais bien. La vie continue pourtant. Et tu en fais partie. Tu dois te réveiller maintenant, ma petite fille. Il est temps pour toi de rejoindre les vivants.

Alexandra – Je ne peux pas. Tu ne veux pas comprendre, c'est fini. Fini ! Tu ne comprends donc pas que je ne peux plus ? C'est facile pour toi. La vie, la mort, le temps, vouloir, pouvoir, ce ne sont que des mots, qu'on assemble et qui font des paroles toutes faites. Mais tu ne sais pas, tu n'as jamais aimé, toi. Tu ne sais pas ce que c'est que de vivre avec ça, quand ton cœur a explosé et que tu as des débris froids partout plantés dans le corps et qui t'écorchent vive. Tu ne connais pas cette envie de mourir qui envahit ton cœur ratatiné et qui t'opprime, qui te fait mal chaque fois que tu respires, qui te fait mal indéfiniment, mal au point que tu n'espères plus qu'une chose, que ça s'arrête enfin.

Marie – C'est donc ça. C'est donc tout ce que tu as trouvé. En finir. Mourir, c'est ça ta solution ? Mais alors, qu'est-ce que tu attends ? Fais-le donc, mets fin à tout ça, va jusqu'au bout. Pourquoi tu ne le fais pas ? C'est facile pourtant, mourir. Plus facile que de vivre, à ce qu'on dit. Tu veux peut-être que je te trouve une corde ?

Alexandra – Je n'ai pas besoin de toi.

Marie – Je sais, oui, tu n'as besoin de personne. Ni pour vivre, ni pour mourir. Juste quelques spectateurs silencieux et attentifs pour assister au spectacle

pitoyable de tes lamentations. Qu'ils sachent tous combien tu es malheureuse. Regardez-moi, regardez-moi, regardez et, oh ! voyez comme je souffre. Tu sais pourquoi tu n'y as pas mis fin, à ton petit spectacle ? Tu en as besoin, tout simplement. Annoncer à ton public que tu veux mourir, elle est là ta raison de vivre. Oui, tu l'aimes encore ton petit spectacle, tu ne saurais renoncer à ce qu'on te regarde. Tu vis par complaisance pour toi-même et si tu veux mon avis, ils t'ont connue plus inspirée. Oui, moins ennuyeuse. Tu as sombré dans le mélo, ma petite fille. Mais tu vaux mieux que ça, cet ennui.

Alexandra – Bla bla bla. Te fatigue pas, Maman, je la connais ta tirade. Et je connais aussi tes motivations. Tu es tellement déçue d'avoir perdu ta partenaire de jeu, n'est-ce pas ? Oui, tu t'ennuies, c'est certain, mais c'est parce que tu n'as plus personne pour te donner la réplique. Ce n'est que cela. Désolée, Maman, mais pour ce qui me concerne, c'est fini. Je ne peux plus rien pour toi. Je ne joue plus, tu comprends. Mais non. Bien sûr que non, tu ne peux pas comprendre. Ça te dépasse, hein ?

Marie – C'est ça, continue. Je ne peux pas comprendre. Je n'ai jamais aimé. Je ne suis qu'une alcoolique qui n'y comprend rien. Mais qu'en sais-tu, ma petite fille ? Qu'en sais-tu finalement ? Que sais-tu

de moi au juste ? As-tu jamais essayé, toi, de me comprendre, de me connaître un petit peu ?

Alexandra – Quoi, ce serait donc l'heure de vérité ? Il y aurait une vérité sous ta montagne de petits mensonges. Sans doute, oui. Pourquoi pas, hein ? Mais laquelle ? Comment savoir ? Comment te croire maintenant ? C'est trop tard, Maman. Ça fait trop longtemps que tu me racontes des histoires.

Marie – J'en ai pourtant une encore à te raconter, une dernière, ma préférée. L'histoire d'une femme à qui l'on a arraché le cœur et qui ensuite a vécu chaque instant de sa vie avec la peur atroce que cela puisse recommencer. Elle savait aimer. Avant que cela se produise, elle savait aimer pourtant, cette femme. Elle aimait sans retenue, aveuglément, dans cette délicieuse et infinie insouciance qui permet l'abandon de soi, l'abandon de tout son être à l'être aimé qui est tout. Elle ne savait pas alors ce qui est possible. Cette chose inimaginable, inacceptable, monstrueuse et tellement injuste, et pourtant toujours possible, elle ne la savait pas, non, et elle ne pouvait donc pas réellement lui arriver, cette chose, cette chose capable de vous arracher le cœur. Et aussi elle ignorait ce que cela signifie comme souffrances. Jusqu'à ce que finalement ça lui arrive quand même. On lui a arraché le cœur et alors, alors elle a appris combien le pire est en réalité

toujours possible, et elle a appris, oui, de quelles souffrances une femme est alors capable de souffrir. Et aussi qu'une femme est capable de survivre à cette abominable souffrance. Car elle a survécu, inexplicablement elle a survécu. Et plus inexplicablement encore, un cœur lui a repoussé, a repoussé à côté de la place laissée vide par le premier, cette place où jamais rien n'aurait su repousser et refleurir. Un cœur lui a repoussé, mais elle n'a pas aimé de la même manière, elle a aimé d'un cœur bien plus lourd. Elle a aimé pourtant, elle a aimé autant, davantage sans doute, infiniment, mais certes pas de la même manière, pas dans cet abandon de soi, non, car toujours avec en elle le souci de se prémunir, se protéger, et surtout protéger ceux qu'elle aime, les protéger de ça dont elle avait une fois fait l'indélébile expérience. C'est qu'on n'a qu'une seule fois un cœur léger.

Alexandra – Mais de quoi parles-tu ?

Marie – De quoi je parle ? Je te parle d'un enfant, cet enfant que j'ai eu et qui est né quatre ans avant toi. Il s'appelait Arthur. Une méningite me l'a enlevé alors que j'étais enceinte de toi.

Alexandra – Non... Je ne te crois pas. C'est encore une de tes inventions. Je ne veux pas te croire.

Marie – Tu sais bien que c'est la vérité.

Alexandra – Non. Non ! Papa... Il... Il n'est pas comme toi. Il me l'aurait dit lui. Pourquoi vous ne m'auriez rien dit ?

Marie – Tu te souviens, l'histoire de ce petit écureuil, c'est lui, c'est Arthur qui me l'avait racontée. Il l'avait apprise à l'école. Il disait : « Zzzzioup, c'est chouette la vie ! », et puis il riait aux éclats. Tu as ri exactement de la même manière, la première fois que je te l'ai racontée.

Alexandra – Pourquoi vous ne m'avez rien dit ?

Marie – Je ne sais pas. Nous n'en avons jamais parlé. Au début, tu étais trop petite, c'était trop difficile. Après, il était déjà trop tard. C'était devenu un mensonge, tu comprends. Et puis tu étais si... si particulière. C'était comme si tu étais née en sachant ce qui venait de nous arriver et qui venait de t'arriver à toi aussi. Tu étais tellement... lucide. Je crois que tu nous faisais un peu peur, cette façon de vivre comme si rien n'était tout à fait réel. Tu as toujours dit que c'était moi qui t'avais appris à appréhender la vie de cette manière, mais c'est le contraire qui s'est produit, c'est moi qui ai appris de toi. C'est ce qui m'a permis de vivre, de

surmonter mon chagrin, faire partie de la pièce que tu jouais, faire comme si ça n'était pas plus réel que tout le reste, juste un spectacle que nous donnions, toi et moi, un spectacle qui ne pouvait avoir débuté qu'avec toi. Il ne pouvait y avoir d'avant. C'est cela qui m'a sauvé du désespoir, du non être. Ça et aussi l'amour infini que je te porte.

Alexandra – C'est la première fois que tu me dis que tu m'aimes.

Marie – C'est la première fois que tu acceptes de l'entendre. Ce n'était pas le rôle que tu m'avais attribué, je n'étais pas censé être cette maman qui dit je t'aime à sa fille.

Alexandra – Oh, Maman. Comme je t'aime moi aussi.

Marie – Je le sais bien, ma petite fille. Je n'ai jamais douté de ça.

Alexandra – Elle me manque tellement, tu sais.

Marie – Je sais. Ma toute petite fille. Je sais.

Acte IV

Sur le toit.

Une terrasse aménagée et son garde-corps, une porte d'accès, d'où proviennent les bruits d'une fête : des voix, des rires, de la musique...

L'éclairage de la terrasse, et du jardin en contrebas, est assuré par des lampions - qu'il a bien fallu que quelqu'un aille accrocher.

Scène 1 : Alexandra, Philippe

*Alexandra est appuyée contre le garde-corps
elle fume, semble heureuse, détendue*

*Philippe entre, la regarde, sourit
puis s'approche d'elle*

Philippe – Te voilà enfin. Je me demandais où tu avais disparu.

Alexandra, *elle montre sa cigarette* – Je respire le bon air.

Philippe – Ça fait longtemps que tu as recommencé.

Alexandra – Je recommence à l’instant. Juste une. Pour mon anniversaire. D’accord, je n’ai jamais vraiment arrêté. Je crois que j’aime trop ça.

Philippe – Et puis ça n’a jamais tué personne, pas vrai ?

Alexandra – Pour l’instant, ça me fait du bien. Plus de bien que de mal en tout cas. Claire n’est pas au courant, hein.

Philippe – Compris. Une jolie fête, n’est-ce pas ?

Alexandra – Oui. Tout le monde s’amuse bien, je crois.

Philippe – J’étais un peu inquiet en vérité. Je peux bien te l’avouer maintenant, je ne pensais pas que... Je veux dire, organiser une fête pour tes trente ans, après ce qui est arrivé la dernière fois... Et puis voilà, je me suis inquiété pour rien, on dirait. Tout se passe bien,

mieux que bien. C’est comme si tout le monde avait oublié.

Alexandra – C’est long, dix ans. Les gens oublient. La plupart d’entre eux ne connaissaient pas Antoine. Et puis ils ne savent pas ce qui s’est vraiment passé. Juste un triste accident, tout au plus un mauvais souvenir.

Philippe – C’est vrai. Le plus surprenant est qu’Antoine lui-même semble très à son aise. J’ai été parler quelques instants avec lui. Il a l’air d’aller pas trop mal, mieux que je m’y attendais en tout cas.

Alexandra – Il se remet vite. Je suis contente que ça tourne de cette façon pour lui. Tu as remarqué, il ne boite plus du tout.

Philippe – Il a encore des difficultés pour courir. Courir et monter les escaliers, d’après ce qu’il dit. Ce qui le préoccupe davantage, ce sont ses difficultés d’élocution. Il trouve qu’il progresse trop lentement.

Alexandra – Il y a à peine un an, il était incapable de se faire comprendre. Et maintenant, quoi, il parle un peu lentement, voilà tout.

Philippe – Ça se remarque à peine. Le problème, c’est quand la discussion s’anime. Très vite, il ne

parvient plus à maîtriser son débit, son cerveau se met à cafouiller, sa pensée s'emmêle et dans sa bouche ça ne donne guère mieux qu'une bouillie de mots indigeste. Il m'a confié que ça lui impose des efforts considérables, devoir toujours se maîtriser, toujours conserver son calme, ne jamais se laisser prendre par la colère, sous peine d'en devenir ridicule à force de bafouiller. Il dit que c'est particulièrement frustrant.

Alexandra – Je n'ai aucun mal à l'imaginer.

Philippe – Toutes ces colères qu'il doit ravalier et qui lui restent en travers de la gorge, il craint de finir par exploser. Il prétend que ses médecins ne lui sont d'aucune aide. Pendant que son orthophoniste s'occupe de faire que ses colères parviennent à lui sortir du gosier avec clarté, sa psy se démène pour les désamorcer et les lui faire rentrer dans le cœur.

Alexandra – Oui, ça lui ressemble, cet humour. Il n'était pas cynique avant. Chaque fois que je le vois, je suis surprise de constater comme il a changé. Je ne pensais pas qu'il viendrait ce soir. Je ne pensais pas qu'il se risquerait au milieu de cette foule-là.

Philippe – Mais c'est bien qu'il soit venu, non ?

Alexandra – Je ne sais pas. Je n'en suis pas sûre. Sa présence me met mal à l'aise. J'éprouve une sensation étrange, comme si une ombre était entrée avec lui dans cette maison. Une ombre mauvaise et qui rôde, qui cherche sa proie. Je ne sais pas. C'est idiot surement.

Philippe – Oui, tu te fais des idées. Il ne se souvient de rien. Je crois que c'est ça qui me mettait mal à l'aise moi aussi, l'idée qu'une part de lui finirait par se souvenir, ou deviner ce qui s'est réellement passé. Mais il ne se souvient toujours de rien.

Alexandra – Peut-être. Je ne sais pas. Parfois je me dis qu'il a conservé la mémoire de tout. Parfois il me regarde d'une drôle de façon, comme s'il se souvenait, ou du moins comme s'il se doutait de ce qui est arrivé ce soir-là, comme s'il comprenait qu'on lui cache quelque chose. Il n'est pas stupide, bien moins naïf qu'il n'était. En cela aussi il a changé. Et puis il y a cette colère dont il parle tout le temps, qui gronde en lui. Pourquoi serait-il en colère ?

Philippe – Il est en colère contre la vie, tout simplement. C'est bien compréhensible après tout. Je serais en colère moi aussi après un si long coma. Tu verras, ça finira par lui passer.

Alexandra – Sans doute. Non, décidément, cette histoire d'accident que nous lui avons racontée, plus je l'observe et plus je suis persuadée qu'il n'y croit pas, qu'il fait seulement semblant d'y croire.

Philippe – Pourquoi ferait-il semblant ? Après tout, ça arrive, les accidents. Pourquoi irait-il imaginer autre chose ?

Alexandra – Je ne sais pas. C'est juste que je suis troublée par ce que je lis dans ses yeux et que je ne parviens pas à déchiffrer. Il y a dans son regard une lueur, je ne sais pas, quelque chose de maléfique, une étincelle mauvaise. C'est comme s'il préparait un mauvais coup. Peut-être qu'il donne seulement le change. Je ne sais pas. Je ne crois pas que ce soit seulement mon imagination.

Philippe – Ce qui est sûr, Alex, c'est qu'il finira par apprendre que tu as eu un enfant.

Alexandra – Que nous avons eu un enfant.

Philippe – Que vous avez eu un enfant.

Alexandra – Claire et moi.

Philippe – Claire et toi, oui. Vous avez eu un enfant et tu as tort de ne pas le lui dire. Tôt ou tard quelqu'un en parlera devant lui et quand ça arrivera, il lui suffira de compter pour comprendre. Alors oui il se demandera pourquoi vous lui avez caché ça. Et oui, peut-être en viendrait-il à se poser des questions à propos du reste.

Alexandra – Je sais bien. Claire aussi pense qu'il faudrait qu'on lui dise la vérité, avant que ça n'arrive, avant qu'il comprenne tout seul et qu'il ne commence à se poser des questions, trop de questions.

Philippe – Claire a raison.

Alexandra – Mais voilà, elle dit aussi que nous lui devons bien ça, qu'il a bien le droit de savoir, qu'après tout ça le concerne. Et ça, non. Ça, ça m'est insupportable. Qu'elle en soit encore à penser de cette manière m'est insupportable.

Philippe – Pourtant...

Alexandra – Non, je refuse qu'il puisse s'approprier une histoire qui n'est pas la sienne, qu'il puisse maintenant y trouver une place. Ce serait comme un viol, une usurpation. Il n'en est pas question, tu comprends. Qu'il l'apprenne, donc. Moi, je ne le lui

dirai rien. Qu'il compte, si ça lui chante de compter. Et après, quoi ? Il ne pourra jamais que conjecturer, et peut-être se convaincre qu'il y serait pour quelque chose. Il aurait droit de savoir, soit. J'ai moi celui de me taire et préserver ce qui est ma réalité. Je veux dire, ce retour dans le passé qu'il faudrait faire, ça me terrifie. Ça impliquerait trop de choses. Il voudrait que je lui parle d'elle, que je raconte. Il salirait tout. Je veux dire, il exigerait que j'explique, que je lui montre des photos. Les photos, tu comprends, elles sont à la maison, dans une boîte rangée en haut de l'armoire. Claire va les sortir de temps en temps. Pas moi, jamais. C'est au-dessus de mes forces, tu comprends. Alors lui parler d'elle... Mais ça s'est passé sans lui. Elle a été sans lui. Il n'a aucun droit sur elle. Ni aucun droit sur mes souvenirs ou sur mon chagrin.

Philippe – Bien sûr, aucun droit.

Alexandra – Ce serait trop difficile, trop injuste aussi. La tristesse ne s'en est pas allée, tu comprends. Elle est là, en moi, elle occupe une part de mon cœur et elle ne s'en ira pas. Ce chagrin, il est le mien et il ne s'en ira pas. Avec le temps, pourtant, je suis parvenu à l'isoler, mon chagrin, et mettre ma douleur un peu à l'écart, et faire une place à cette autre part de moi qui est heureuse maintenant, qui parvient à être heureuse malgré tout, malgré les souvenirs, malgré cette douleur

en moi et qui m'appartient comme je lui appartiens. Et si je parviens à connaître ce bonheur aujourd'hui, c'est justement parce que j'ai réussi à confiner mon chagrin, le confiner dans un compartiment étanche de mon cœur dévasté.

Philippe – Et tu as peur qu'en ouvrant une vanne, tout ton bonheur s'en trouve submergé. Je comprends. Bien sûr, mon cœur, personne ne peut t'en vouloir de chercher à te protéger.

Alexandra – Tu es gentil avec moi. Tu sais, elle aurait sans doute voulu la connaître un jour, elle aussi, cette vérité. Elle aurait voulu connaître son père. Elle aurait demandé à savoir. Que lui aurais-je répondu, moi ? Qu'aurais-je pu lui répondre ? Il est tombé du toit, ton père, en accrochant des lampions. Jamais je n'aurais pu lui faire ce mensonge. Pas à elle. Alors quoi ? Puisque la vérité est pire encore. Un père ? Mais tu n'as pas de père, petite princesse, j'avais décidé que tu n'en avais pas l'usage. Je m'en suis débarrassé après qu'il avait donné l'essentiel de lui-même. Oui, je m'en suis débarrassé comme je me suis débarrassée ensuite de tes vieilles couches. A la poubelle, ton petit papa.

Philippe – Arrête, voyons. Tu te fais du mal. N'y pense plus. C'est inutile. Ne pense plus à ça. Ce soir, c'est ton anniversaire, tu te souviens.

Alexandra – Je me souviens. De tout. Et je me souviens aussi qu’aujourd’hui je suis heureuse. Tu as raison, il ne m’empêchera pas d’être heureuse. Il est venu finalement : il est le bienvenu. Qu’il n’en demande pas plus. Dix ans ont passé. J’ai bien le droit d’être heureuse, non ?

Philippe – Evidemment, mon cœur. Tu as autant droit au bonheur que n’importe qui. Plus peut-être.

Scène 2 : Alexandra, Philippe, Marie

*la porte s’ouvre
Marie entre*

Marie – Ha, j’aurais dû me douter que je vous trouverais ici, tous les deux, en train de comploter je ne sais quoi. A moins que vous ne vous cachiez simplement ici, pendant que d’autres font tout le boulot en-bas.

Alexandra – D’autres, c’est-à-dire toi.

Marie – Comment ça se passe, ma chérie ? Tout va comme tu veux ?

Alexandra – Oui. J’ai trente ans et la vie est belle.

Marie – Tant mieux. Et ça ne te chagrinerait donc pas d’apprendre que je viens à l’instant de passer la première serpillière sur le premier vomi de la soirée. Un de tes amis. Je crois que je suis restée en apnée un bon quart d’heure. J’ai éprouvé le besoin de prendre un peu l’air sur ce toit. J’aime bien venir ici, j’y ai quelques excellents souvenirs. N’est-ce pas, mon chéri ?

Philippe – Elle a dit « mon chéri » ?

Alexandra – Oui, il me semble l’avoir entendu aussi.

Philippe – C’est sûr cette fois, elle est tout à fait saoule.

Marie – Oh, tu sais très bien à quoi je fais allusion.

Philippe – Pas du tout. Et je suis tout à fait persuadé que c’est quelque chose dont je préférerais que tu ne parles pas.

Marie – J’en suis persuadé aussi.

Philippe – Voilà qui est parfait.

Marie – Pourtant...

Philippe – Non.

Marie – Vraiment ?

Philippe – Oui, vraiment.

Alexandra – De quoi parlez-vous tous les deux ?

Philippe – Rien qui vaille la peine, je t'assure.

Alexandra – Quelque chose que je devrais savoir peut-être ?

Philippe – Rien qui vaille la peine, je te dis.

Alexandra – Mais je croyais qu'on en avait fini avec les cachoteries entre nous.

Marie – Celle-ci contribuerait en outre à t'ouvrir les yeux sur ton gentil papa.

Philippe – Tu sais bien que tu sais déjà tout de moi, tout ce qu'il faut savoir.

Marie – Je me souviens de certains épisodes d'une jeunesse pas toujours glorieuse.

Philippe – Laisse tomber, Alex. Ta mère, tu sais comme elle est, elle confond mémoire et imagination.

Alexandra – Raconte, Maman, je sens que ça va m'intéresser.

Marie – Puisqu'elle insiste.

Philippe – Ça ne va pas t'intéresser.

Marie – Elle a toujours aimé qu'on lui raconte des histoires. Ça s'est passé un soir de réveillon, sur ce toit. Minuit n'avait pas encore sonné, mais on avait déjà bien bu, ton père et moi. Il m'avait contrainte de monter ici pour me...

Philippe – Comment ça, contrainte ? C'était ton idée, tu te rappelles. Tu avais prétendu que tu étais trop ivre pour grimper les marches sans mon aide. Tu m'as pour ainsi dire supplié de t'accompagner. Je suis d'ailleurs bien certain que tu avais déjà ta petite idée derrière la tête.

Marie – On dirait que la mémoire te revient. Supplé ? Le terme semble un peu fort. Mais je veux

bien t'accorder ce point. Il est monté derrière moi, donc, poussant mes fesses dans l'escalier. Et c'est sans doute alors que la petite idée en question a tout naturellement fait son chemin, de derrière ma tête jusqu'au fond de son pantalon. Il faut croire que d'avoir mes fesses sous les mains l'avait fortement inspiré, parce que quand nous sommes arrivés en haut, il n'était plus du tout le même homme, ça tu peux me croire, plus cet homme que l'on devrait supplier afin qu'il consente à monter sur le toit conter fleurette à sa femme. Ce n'était même plus du tout un homme, en vérité, un animal en rut plutôt. Oh, ça n'a pas du tout été la romance que j'avais en tête. Ça non. Il m'a empoignée, m'a plaqué contre la rambarde, juste là, et puis il a soulevé ma robe et m'a prise comme ça, sauvagement.

Philippe – Sauvagement ? Je ne me souviens pas non plus que tu aies beaucoup résisté.

Marie – Sans doute parce que j'ai toujours été trop gentille. Et puis je n'ai pas eu tellement mon mot à dire, tu te souviens. Si même j'avais eu le temps, au moins aurais-je réclamé que ça dure un peu. Mais l'affaire en question a été bien vite terminée, c'est le moins qu'on puisse dire.

Philippe – J'étais un tout jeune homme.

Marie – Un jeune lapin, oui. Quoi qu'un lapin aurait sans doute fait preuve d'un peu plus d'élégance. Ton petit papa, aussitôt sa petite affaire terminée – il n'avait pas même pris la peine de rengainer – il s'est mis à vomir par-dessus mon épaule, se répandant lamentablement sur quelques-uns de nos bons amis qui prenaient gentiment le frais dans le jardin, là, juste en dessous.

Alexandra – Il a fait ça ? Tu as fait ça, toi ? Je ne t'ai jamais vu même légèrement éméché. C'était il y a combien de temps ?

Philippe – Il y a plus de trente ans.

Marie – Trente ans et quelques mois. Neuf, pour être tout à fait précis. Facile de s'en souvenir, il s'agit du soir où nous t'avons conçue.

Alexandra – Non ?! Ce serait là l'histoire de ma conception ? Je ne peux pas croire que j'ai été accueillie de cette manière. Papa, tu as osé me faire ça ?

Philippe – Te faire ça, n'exagérons rien. J'ignorais que j'avais mis au but, figure-toi.

Alexandra – Comme c’est élégant.

Marie – Parce que si tu l’avais su, tu n’aurais pas été malade sans doute ?

Alexandra – Ça alors, je n’en reviens pas. La nausée, c’est donc tout l’effet que ça t’a fait. Et maintenant tout le monde se demande pourquoi je suis comme ça. Je ne m’en sors pas si mal après tout. Voilà donc le père qu’on me destinait.

Marie – Il en a fait bien d’autres, crois-moi. Tu serais surprise si je te racontais l’homme qu’il était à cette époque.

Alexandra – Raconte, je ne demande que ça.

Philippe – Je crois que j’en ai assez entendu. C’est mon tour d’aller faire vomir quelques invités. Ma chère fille, inutile de te conseiller de ne pas croire tout ce que pourrait te raconter ta chère mère.

Marie – Va, elle ne te regardera plus jamais de la même manière après ce que je vais lui révéler.

Philippe – Je n’en doute pas un instant. Ne tardez pas trop tout de même.

Alexandra – Moi, je ne sais pas si je vais jamais oser redescendre.

elles rient, il sort

Marie – Tu m’offres une cigarette. Ne fais pas cette tête, tu ne croyais tout de même pas que tu pouvais me cacher quelque chose.

Alexandra – Je n’ai pas même essayé.

Marie – Merci. Qu’est-ce que vous vous racontiez tous les deux ? Vous aviez l’air de deux conspirateurs quand je suis arrivée.

Alexandra – Tu n’aimes pas ça, hein ? Mais tu te trompes, on ne se disait rien de très mystérieux. Je lui confiais combien j’étais heureuse.

Marie – Et ça se voit. Tu es resplendissante, ma fille. Je crois que tu n’as jamais été aussi belle. Oui, c’est indéniable, le bonheur te sied à merveille.

Alexandra – A qui donc ne siérait-il pas ?

Marie – C’est que toi, ce soir, ta beauté frise l’indécence. Mais à propos de bonheur, il n’y aurait pas

quelque chose que tu veuilles annoncer à ta mère, par hasard ?

Alexandra – Ce n'est pas prévu, non. Pas ce soir, en tout cas.

Marie – Mais puisque j'ai deviné.

Alexandra – Tu sais parfaitement que ça ne sera pas ce soir. Tu as deviné, tant mieux pour toi, mais pour une confirmation, il te faudra attendre encore un peu.

Marie – Je n'ai eu qu'à poser une addition : cet épanouissement sur ton visage, plus le masque de fatigue sur celui de Claire, je retiens le pétilllement dans vos yeux lorsque vos regards se croisent, et...

Alexandra – S'il te plait, Maman.

Marie – J'ai compris, j'ai compris. Pas ce soir.

Alexandra – Et ne va pas te répandre en indiscretion.

Marie – Tu me connais, je suis une tombe.

Alexandra – Je te connais, oui, et pourtant, tu vois, je te fais confiance.

Marie – Tu n'as pas tellement le choix.

Alexandra – Je sais que je peux te faire confiance.

Marie – Quand même, j'aimais assez l'époque où tu étais acerbé avec moi, quand tu ne me concédais jamais rien. Je plaisante, c'est bien aussi comme ça. Après tout, ce n'est jamais vraiment désagréable, la flatterie. Comment allez-vous l'appeler ?

Alexandra – Maman !

Marie – Allez, donne-moi encore une cigarette, les autres me regardent de travers quand je leur en tape une deuxième. J'aime te voir heureuse, ma fille.

Alexandra – Moi aussi. C'est plutôt agréable finalement.

Marie – Je compte sur toi pour venir bientôt me faire danser. Ton père, avec toute cette jeunesse que tu as invitée, il ne sait plus où donner de la tête.

*Marie sort
Alexandra reste seule*

Scène 3 : Alexandra, Claire

Alexandra allume une cigarette

*la jette par-dessus le garde-corps
quand elle voit Claire entrer*

et se fourre un chewing-gum dans la bouche

Alexandra – Salut, toi.

Claire, *elle l'embrasse* – Tu as fumé ?

Alexandra – Non. Enfin, j'ai tiré un peu sur la cigarette de ma mère. A peine une bouffée. J'en avais besoin. Je t'assure, juste une ou deux petites bouffées.

Claire – Ne te justifie pas, tu fais bien ce que tu veux après tout. Pourquoi un tel besoin, subitement ?

Alexandra – Ma mère. Elle a deviné que tu es enceinte.

Claire – Oui ? Bon, il fallait s'y attendre. On ne peut rien lui cacher de toute façon.

Alexandra – Alors, tu la connais, elle a essayé de me faire parler.

Claire – Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

Alexandra – Seulement de tenir sa langue. Elle n'a pas tellement insisté pour une fois. Je pense qu'elle a compris.

Claire – Tant mieux. *(pause)* Tu sais, je me rends compte que je ne suis plus venu ici depuis... cette époque. J'ai une impression étrange... Comme si c'était dans une autre vie.

Alexandra – C'était dans une autre vie. Tout ça n'existe plus.

Claire – Je ne sais pas. Je n'en suis plus si sûre ce soir.

Alexandra – Qu'est-ce qu'il y a, Claire ? Ça n'a pas l'air d'aller.

Claire – C'était une erreur d'inviter Antoine. C'est comme si nous avions convié un fantôme. Le voir ici, c'est comme voir une ombre au-dessus de nous, de notre bonheur. Il me fait peur, Alex.

Alexandra – Il s’est passé quelque chose. Claire, il s’est passé quelque chose ?

Claire – Il me fait peur. Il a pété un plomb tout à l’heure. C’est un grand malade, tu sais. Il a m’a menacé de... je ne sais pas, mais ça n’était pas des paroles en l’air. Je pense qu’il me veut du mal.

Alexandra – Qu’est-ce que tu veux dire ? De quoi t’a-t-il menacée ? Claire, raconte-moi ce qui s’est passé.

Claire – Je n’aurais pas dû aller lui parler, c’est ce qui a tout déclenché. Mais il était seul à ce moment-là. Je me suis dit que je ne pouvais pas ne pas aller lui parler. Au début, il s’est montré tout à fait charmant, bienveillant même, rien à voir avec les dernières fois où nous l’avons vu et où il n’était qu’amertume et morbidité. Je me suis même dit que ça y était, qu’il avait arrêté de se regarder le nombril, qu’il avait enfin décidé de vivre. Quand il a suggéré que nous allions danser, j’ai répondu que c’était une bonne idée. Il m’a dit que ça lui demandait beaucoup d’efforts de parler et que danser lui reposait la langue. Sur le coup, ça m’a fait sourire. Nous avons dansé un petit moment – il n’est pas encore très à l’aise sur ses jambes, alors il se tenait à mon bras pour garder l’équilibre – et puis tout à coup, il m’a empoignée par les cheveux et il a cherché

à m’embrasser. C’était tellement soudain. J’ai résisté, je me suis débattue, mais il continuait de chercher ma bouche. Il devenait violent. Il me faisait mal, vraiment mal. Et puis il a trébuché – je crois qu’il a été trahi par ses jambes. J’en ai profité pour me dégager. C’est alors qu’il est entré dans une rage, tu n’imagines pas, on aurait dit un dément. Son visage s’était complètement transformé, défiguré par la colère. Je ne l’avais jamais vu comme ça. Il hurlait, il bafouillait, il s’étranglait, on ne comprenait rien de ce qu’il disait. Il avait tout à fait perdu le contrôle de lui-même, c’était réellement impressionnant. Et puis, d’un seul coup, il s’est calmé – je pense qu’il s’est rendu compte que tout le monde le regardait, alors il s’est calmé, comme ça, d’un coup, aussi rapidement qu’il s’était emporté. Et puis il s’est remis à sourire, comme si rien ne s’était passé, comme si c’était juste une bonne blague. Mais quand il est passé dans mon dos pour aller se rasseoir, il a marmonné que j’allais regretter ce que je lui avais fait et qu’un bon coup de queue me ferait beaucoup de bien. Il a dit ça sur un ton... J’étais terrifiée. Je t’ai cherchée partout. Ça me rendait folle de ne pas te trouver. C’est ton père qui m’a dit que tu étais ici. Alex, il m’a vraiment foutu la trouille, ce con.

Alexandra – Je vais aller le mettre dehors. Je ne peux pas croire qu’il t’ait fait subir ça. Je suis désolée, Claire, je n’aurais pas dû l’inviter.

Claire – C’est moi qui t’y ai poussée.

Alexandra – Mais je n’aurais pas dû t’écouter. Il était inutile de vouloir nous montrer tellement prévenantes, nous aurions dû le comprendre. On ne lui rendra jamais ce que je lui ai pris. Il n’y a pas de réparation possible. Et pour ce qui est d’expier, je crois avoir purgé ma peine.

Claire – Je crois qu’il t’aime toujours. Je crois que c’est ça qui le rend fou, que tu ne l’aimes plus et que ce soit moi que tu aimes.

Alexandra – Ça ne me concerne pas qui il aime et qui il n’aime pas.

Claire – Je crois que d’une certaine manière il considère que tu lui appartiens. Tu te souviens de sa réaction quand il a réalisé que nous étions ensemble ? Il a plaisanté sur le fait que j’avais profité de son coma pour lui prendre sa fiancée. On a pensé qu’il plaisantait. Je crois qu’il va chercher à nous détruire.

Alexandra – Il en serait bien incapable. Il n’est personne. Nous allons nous tenir éloigné de lui à partir de maintenant et il sera bien incapable de nous atteindre. Et s’il ose s’approcher encore...

on frappe à la porte

Scène 4 : Alexandra, Claire, Philippe, Antoine

Philippe – Les filles, devinez qui je vous amène.

*Philippe entre en soutenant Antoine
qui peine à grimper les dernières marches*

Alexandra – Et bien, nous allons devoir nous occuper de ça dès maintenant, on dirait.

Claire – Non, Alex. C’est exactement ce qu’il cherche. Pas comme ça.

Alexandra – Je sais, ne t’inquiète pas. Fais-moi confiance.

Philippe – Ce jeune homme vous cherchait partout. Quand je lui ai dit que vous étiez sur le toit, il n’a eu de cesse que je l’aide à grimper jusqu’ici.

Antoine (*il parle lentement, bute parfois sur certains mots*) – L’envie m’a pris de revoir la scène de l’accident. Salut, les filles. C’est très joli ici. Je ne me

souvenais pas. Ces lampions, je suis tombé en les accrochant, c'est bien ça ? (*il se penche par-dessus le garde-corps*) Dites, c'est assez haut tout de même, je n'aurais pas misé cher sur mes chances d'en sortir vivant. Tout ce vide à traversé, impressionnant. Au fait, Alex, merci, c'est une bien jolie fête. Je n'aurais voulu manquer ça pour rien au monde.

Alexandra – De rien. Si ça te plaît.

Antoine – La dernière fois, il avait fallu annulé la fête, j'imagine. Ma chute avait probablement gâché la soirée. Il est sans doute un peu tard pour dire que je suis désolé. Mais dites, j'y pense tout à coup, c'est une chance que je n'aie blessé personne. En tombant, je veux dire.

Philippe – Les invités n'étaient pas encore arrivés. Il n'y avait que nous.

Antoine – Que nous, oui, voilà. Seulement la famille, pas vrai. Tu étais là aussi, Claire, n'est-ce pas ?

Alexandra – Claire et toi étiez arrivés plus tôt, pour aider aux préparatifs.

Antoine – Pour aider, oui, c'est évident. Et moi, voilà, j'ai eu la bonne idée d'aller sur le toit accrocher

les lampions. J'ai glissé, sûrement. Il avait plu sans doute ?

Alexandra – Je ne me souviens pas. Je ne crois pas, non. Peut-être le matin, un peu.

Philippe – On n'a jamais su exactement ce qui s'est passé. Tu étais seul sur ce toit quand c'est arrivé.

Alexandra – Et comme tu ne te souviens de rien...

Antoine – C'est ça, précisément : je ne me souviens de rien. Pas de ça en tout cas. C'est étrange, la mémoire. Tenez, ces lampions, c'est comme si c'était la première fois que je les voyais. Qui donc s'est risqué à aller les accrocher cette fois ?

Philippe – Des amis de Claire. Ils s'y sont mis à trois : un pour monter sur la rambarde, les deux autres pour tenir le premier.

Antoine – Voilà, c'est trop bête. Il aurait seulement fallu y penser. Il aurait suffi que je demande à Alex de monter avec moi pour qu'elle me tienne la jambe. Je me reconnais bien là, trop fier, jamais besoin de personne. Et puis j'avais bu.

Claire – Ha ! Tu te souviens donc de ça ?

Antoine – Me souvenir ? Non, de ça non plus. Mon taux d'alcoolémie figurait dans mon dossier médical. Pas une dose de fillette que j'avais, d'après ce que j'ai pu lire.

Philippe – Ça, c'est vrai que nous avons commencé à boire un peu tôt ce jour-là. Mais on peut peut-être parler d'autre chose. Inutile de revenir là-dessus, n'est-ce pas ? Ce qui compte aujourd'hui c'est que nous soyons tous là, réunis pour une belle fête. Il serait dommage que nous la passions sur le toit. Retournons plutôt en bas, non ?

Antoine – Pour ce qui me concerne, je crois que je vais rester encore un moment ici. Besoin d'un peu de recueillement, j'imagine.

Philippe – Comme tu voudras. Et vous, les filles ? Vous venez faire danser votre vieux père ?

elles s'interrogent mutuellement du regard

Mais j'y pense, Antoine, peut-être auras-tu besoin de quelqu'un pour t'aider à redescendre ?

Antoine – C'est gentil d'y penser, mais non, ça ira. Descendre m'est plus facile que monter. Et puis vous

savez, Monsieur Jouve, je connais un raccourci maintenant.

Philippe – C'est pas très malin, ça.

Antoine – Oui, une mauvaise blague. Je vous rassure, je n'ai aucune intention de sauter. Une fois m'a suffi. Dites, si malgré tout j'arrive encore par ce côté, ce sera certainement qu'on m'aura poussé.

Philippe – Ou alors quelque chose qui t'aura irrésistiblement attiré vers le bas.

Antoine – Que voulez-vous dire ?

Philippe – Tu n'as donc pas remarqué comme le point de vue est délicieux ? Toutes ces beautés en contrebas, ça fait une sacrée tentation, non ? Vu d'ici, on ne saurait laquelle choisir. Bien, je vais aller voir ça de plus près. J'ai un carnet de bal plutôt bien rempli, il est temps que j'aie honorer certains de mes engagements. Vous venez, les filles ?

Claire, bas – Je ne te laisse pas seule avec lui. Non, pas ce soir. Pas ici.

Alexandra, bas – Ça ira, je te promets. Tu peux y aller, il ne me fait pas peur.

Claire, *bas* – Il me fait peur à moi.

Alexandra, *bas* – Ne t'inquiète pas, je peux m'en débrouiller.

Claire, *bas* – Tu es sûre de ça ?

Alexandra, *bas* – Tout à fait certaine. (*elle l'embrasse*) Vas-y, je te dis. Il faut qu'on se parle une dernière fois, lui et moi. Je n'en ai pas pour longtemps.

Claire et Philippe sortent

Scène 5 : Alexandra, Antoine

*Antoine est accoudé au garde-corps
il regarde en bas*

*Claire le rejoint, se tient derrière lui
elle hésite*

Antoine, *sans se retourner* – Sûr, c'est tentant.

Alexandra – Qu'est-ce qui est tentant ?

Antoine – Tu m'offres une cigarette, Alex ?

Alexandra – Je ne fume plus. Qu'est-ce qui est tentant ?

Antoine – Ces femmes, en bas, leurs mamelles : on se dit qu'on tomberait dessus comme dans du coton. Tu vois, je crois que sans les femmes et leurs poitrines, la vie ne vaudrait pas autant la peine d'être vécue. Un sein rond et blanc où reposer une joue, où se reposer tout entier, finalement, quelle meilleure preuve de l'existence de Dieu ?

Alexandra – Deux preuves en chaque femme ? Faut croire que ton Dieu se doutait que les hommes seraient sceptiques.

Antoine – Tu es toujours aussi spirituelle, Alex. Et toujours aussi belle. Te regarder en face me fait presque souffrir maintenant.

Alexandra – Sûrement parce que c'est un souvenir que tu regardes. Ce n'est pas moi dans tes yeux.

Antoine – Tu lui ressembles pourtant, je t'assure. Et c'est de toi dont je me souviens. Je te regarde et c'est encore elle que je vois. Je la vois et c'est toujours toi que je désire.

Alexandra – Tu poursuis une chimère. Crois-moi, cette fille-là n'existe plus.

Antoine – Elle existe pour moi.

Alexandra – Je suis désolée, Antoine, mais si tu veux aimer au présent, il te faudra choisir d'aimer ailleurs.

Antoine – Aimer ? Non. Qui parle d'aimer ? Je vais te faire un aveu, Alex, j'ignore si je suis encore capable d'amour. Voilà où j'en suis. C'est que, tu te souviens, ça m'a coûté cher la dernière fois. Aimer m'a coûté neuf années de ma vie. On devient prudent après ça.

Alexandra – Donc nous y sommes.

Antoine – Oui, nous y sommes, il semble bien. Reste à savoir où nous sommes.

Alexandra – Tu m'en veux de ne pas t'avoir attendu. Je me trompe ? Tu aurais voulu me trouver à ton chevet lorsque tu as émergé de ton coma, une fille éperdue de bonheur et les yeux rougis par neuf années de larmes versées sur le fol espoir que tu lui reviennes. Je t'ai déçu sans doute.

Antoine – Que tu m'attendes ? Voyons, Alex, je ne suis pas naïf à ce point. Je ne pense pas en avoir même jamais rêvé. Neuf années de coma vous font perdre l'habitude de rêver. Non, je ne crois pas que ce que je ressens ait quelque chose à voir avec de la déception. C'est seulement que ces dix dernières années m'ont échaudé : l'amour, les femmes, je suis un peu réticent maintenant, voilà tout. Simple question de prudence.

Alexandra – Je n'ai pourtant pas entendu dire que tu sois particulièrement effarouché. On t'a vu plutôt entreprenant ce soir, au contraire.

Antoine – Tiens, tiens, voyez-vous ça. La tendre amie de madame serait-elle venue se plaindre de mon comportement ?

Alexandra – Elle ne s'est pas plainte, ce n'est pas précisément le genre de choses qu'elle ferait. Mais elle m'a raconté en effet. Et comme elle, je me demande bien ce qui t'a pris de faire une chose pareille.

Antoine – Vois-tu, je ne le sais pas moi-même. Un élan incontrôlé, j'imagine. Une pulsion. C'est ça, sûrement une irrésistible pulsion. Tu sais comme nous sommes, nous, les hommes. Tu n'as pas oublié, j'imagine. Ces pulsions qu'impose la virilité. Incontrôlable virilité. On pense avec notre queue, tu te

souviens. La mienne aura été mise en émoi, j'imagine, en dépit de toutes mes réticences.

Alexandra – Cesse ce jeu, tu veux bien. Pas une pulsion, non. Je suis bien convaincue que c'était très réfléchi au contraire. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu aurais pu vouloir que ça se passe ainsi. Tu vois, Antoine, je ne savais pas si tu répondrais à mon invitation, et j'aurais même très bien compris que tu ne viennes pas, mais j'avais sincèrement envie que tu sois là. Oui, ça me faisait plaisir de penser que tu allais peut-être venir. Je me doutais bien que tu pouvais avoir des choses à me dire, je peux comprendre ça, mais je n'ai pas un instant imaginé que tu puisses avoir de mauvaises intentions. Je me suis trompée, il semble. Je te connais bien, Antoine, et nous savons tous les deux que ton petit numéro avec Claire ne doit rien au hasard. Et tu sais aussi que je ne te laisserai pas faire. Il y a une raison pour laquelle tu es ici, ce soir. Or je consens à l'entendre, profite-en. Oui, profite-en maintenant, parce qu'après tu n'en auras plus l'occasion.

Antoine – Tu t'interroges sur la raison de ma présence ici. Vraiment ? Mais, ma chère Alex, tu as dis toi-même, à l'instant, que tu avais envie que je sois là. Tu en avais envie, et donc j'ai accouru. Voilà tout. Mais en avais-tu réellement envie, finalement ? Je vais te dire ce que je crois, moi. Je crois que tu en avais

besoin plutôt. Oui, plus qu'envie, tu avais besoin de ma présence. Parce que mon absence aurait risqué de gâcher ta petite fête, n'est-ce pas ? Il n'aurait pas fallu qu'on puisse se demander pourquoi le pauvre Antoine n'était pas là. Antoine, vous savez, celui qui est tombé du toit il y a dix ans, vous vous souvenez, on n'a jamais bien su ce qui s'était passé. Un miracle tout de même qu'il s'en soit sorti, ce garçon. Et tu avais raison : tout le monde a l'air particulièrement ravi de me voir.

Alexandra – Tu t'accordes un peu trop d'importance, si tu veux mon avis. J'avais envie que tu sois là, simplement. Toi au même titre que tous ceux qui sont ici ce soir. Ni plus, ni moins. Mais ça, ça ne te suffit pas, pas vrai ? Etre un parmi tous les autres, c'est une situation qui ne pouvait pas te convenir. Tu sais quoi, Antoine, tu devrais juste te détendre, te contenter de rester à ta place et te laisser aller un peu.

Antoine – C'est ça, tout serait parfait, n'est-ce pas, si seulement je voulais bien rester à ma place, ne pas trop faire de vagues. Si seulement je restais bien sagement à ma place, ce strapontin qui m'a été assigné et auquel j'ai été relégué après ma petite absence. Après tout, je devrais m'estimer heureux d'être en vie, n'est-ce pas ? Savoir mieux apprécier cette chance qui m'a été donnée de contempler ton bonheur béat. M'en

réjouir même, non ? Eh bien non, tu vois, je ne veux pas, moi, me tenir tranquille, et je refuse de considérer ma résurrection comme une chance. Je n'accepte pas de passer dix ans de ma vie par pertes et profits. Pertes surtout. Vous avez continué sans moi, vous avez vécu pendant tout ce temps, et alors ? En quoi ça me concerne, moi ? Le temps n'a pas passé pour moi, neuf années comme un battement de cil. Un simple battement de cil. Non, je ne peux quant à moi faire autrement que de reprendre là où j'en étais, parce que tout simplement c'est là où j'en suis resté. J'étais là, sur ce toit, et c'est donc là que je suis encore. Et tu étais là aussi. Tu étais là, oui, dans mon cœur de jeune homme amoureux, quand je suis monté sur ce toit. Et aussi quand j'en suis redescendu. Tu étais ma petite amie alors, tu te souviens, j'existais, je tenais un rôle particulier dans ta vie.

Alexandra – C'était il y a longtemps. Que tu le veuilles ou non, c'était il y a longtemps. Il s'est passé beaucoup de choses depuis. C'est ainsi, Antoine, et personne n'y peut rien. Ni toi ni personne. Tu dois comprendre que c'est terminé, terminé ce temps-là.

Antoine – Pas pour moi. Non, pas pour moi. Le temps ne s'est pas écoulé pour moi. Ce qui s'est passé depuis n'est pas passé à travers moi, et cela ne s'est donc pas passé. Tout ça, comme tu dis, c'est comme si

c'était hier, c'est encore aujourd'hui pour moi, et c'est une histoire qui n'est pas, qui ne peut pas être terminée. Alex, tu auras beau dire, rien ne s'est terminé il y a dix ans et sur ce toit.

Alexandra – Tu veux que je te dise, je ne sais pas en réalité quand cela a pris fin, pas exactement. Certainement un peu sur ce toit tout de même. Peu importe, dix ans ont passé, au moins pour moi qui n'était pas dans le coma, dix ans ont passé et nous deux, ce qui a été, et ce qui n'a jamais été également, c'est de l'histoire ancienne, c'est fini, tu entends. Cela n'est plus. Nous deux, c'est fini, tu ne peux rien contre ça. Il faudrait être deux pour qu'il n'en soit pas ainsi, et tu es seul, Antoine, seul parce que je n'en suis tout simplement plus.

Antoine – Oui, tu as raison, nos deux solitudes ne s'additionnent pas, ne s'additionnent plus. Seulement voilà, il ne s'agit pas que de toi et moi. Tu oublies de compter Claire, ma chère Alex. Elle est un personnage important dans le tableau, Claire. Et, vois-tu, c'est elle en vérité qui me permet d'exister encore.

Alexandra – Je t'interdis de mêler Claire à ça. Tu entends, je te l'interdis. Claire n'est pas concerné par cette histoire.

Antoine – Tu me l’interdis, voyez-vous ça. Mais c’est toi pourtant, toi seule qui as fait en sorte qu’elle soit concernée, ta chère et tendre amie. Tu n’as pas oublié, je pense : « Il n’y aura pas de triangle amoureux. Trois, c’est toujours un de trop et ma vie ne ressemblera pas à ce mauvais vaudeville. » (*Pause – Elle ne dit rien*) C’est ce que tu avais dit, n’est-ce pas ? Tu te souviens avoir dit ça ? Oui, je suis bien certain que tu t’en souviens, tu n’as pas pu oublier. Tu sais, c’était juste avant que tu m’aides à tomber. (*Pause – Elle ne dit rien*) C’est étrange, on dirait que tu n’apprécies pas. Je suis déçu. C’était très théâtral pourtant. Tu savais apprécier la théâtralité à l’époque. Je te le concède, la ficelle est un peu grosse : l’amnésique qui tout à coup retrouve la mémoire, c’est sûr, le procédé est un peu trivial, presque malhonnête, n’est-ce pas ? Sauf que ça n’a pas été si soudain, que cela m’a pris beaucoup de temps au contraire, oui, beaucoup de temps pour comprendre. Pour me comprendre, devrais-je dire. Parce que j’avais ce souvenir en moi, depuis le début il était là, dans mon crâne, mais ce n’est pas facile de se souvenir quand tout le monde autour de vous prétend se rappeler d’une autre réalité. On ne comprend pas, on se dit qu’on est fou même, que ce souvenir qui émerge parfois n’est rien d’autre que le fruit pourri d’un cerveau malade. On se dit que ça ne se peut pas, que cette chose qu’on croit être n’a jamais existé ailleurs que dans votre esprit

malade, écartelé par le coma. Tu sais, c’est comme cet homme qui met du temps avant d’admettre qu’on lui vole chaque nuit un peu de son beurre. Ses yeux ont beau lui dire chaque matin qu’il manque un peu de beurre dans la coupelle, puisque cela ne se peut pas, c’est que cela n’est pas, et il en vient tout naturellement à penser qu’il déraisonne. Mais toi, c’est neuf ans, neuf ans et trois mois de beurre que tu m’as volé ! Alors non, vois-tu, je ne vais pas quant à moi rester bien sagement à te regarder faire de belles glissades sur ta grosse montagne de beurre. Je ne vais pas me contenter d’être le spectateur silencieux de ton bonheur, ce spectateur muet qu’on autorise à applaudir chaque fois que tu chantes que zzzzioup ! c’est chouette, la vie. Tu dis que c’est terminé, mais non, tu vois, ce n’est pas terminé. Le rideau n’est pas encore tombé, Alex.

Alexandra – Je crois que je ferais mieux de redescendre maintenant.

Antoine – Non, tu restes ici. Je te dirai moi quand tu pourras redescendre. La scène n’est pas terminée et tu restes ici, jusqu’au bout, avec moi. N’essaye surtout pas de t’approcher de cette porte. Je ne te le conseille pas, non, si tu ne veux pas risquer à ton tour de redescendre trop rapidement.

Alexandra – Ça ne fonctionnera pas, Antoine. Tu ne parviendras pas à me faire peur. Tu peux m’empêcher de descendre, mais je n’ai pas peur de toi. Pas moi. Je vais rester là, oui, le temps que tu voudras, le temps sans doute que tu dises tout ce que tu as à me dire, ce que tu attends de moi. Ensuite nous redescendrons. Et par le chemin que tu auras choisi pour ce qui me concerne.

Antoine – Ce que j’attends de toi ? Tu ne l’as donc pas compris ? J’attends tout simplement que tu en viennes à rendre morceau par morceau ces années de beurre que tu as récolté sur mon dos. Oh, c’est certain, je ne vais pas moi être très doué pour les glissades, mais ça n’a aucune importance. C’est de te voir heureuse qui m’est insupportable. Tu comprends, ton bonheur, ce bonheur que tu t’es payé sur ma vie, il me rend malade.

Alexandra – C’est donc ça, seulement de l’aigreur et une minable petite vengeance. Je te plains, Antoine, sincèrement. Je vais te dire ce que je pense, tu es tout simplement devenu fou. Car c’est une folie de penser que je puisse avoir quelque chose à te rendre, et du délire que de perdre ton temps à vouloir te venger.

Antoine – Fou, dis-tu. Mais c’est toi qui m’as appris que la folie n’existait pas. Aurais-tu oublié ça

également ? C’est incroyable ce que tu as changé. Je te regarde et ce n’est plus toi devant moi, juste l’ombre de toi, une ombre qui aurait renoncé à la lumière. Ça devient trop facile. Je crois que je t’aimais mieux avant, lorsque tu te battais contre tes petits moulins. Tu étais vivante alors, tu avais, comment dire, plus d’épaisseur, plus de relief aussi. Je me demande bien ce qui a pu t’étioiler à ce point. Est-ce donc là la rançon que tu as versée pour ton bonheur, ce renoncement à toi-même ? Parce que c’est bien ça, n’est-ce pas, je le vois bien, tu as renoncé à être celle que tu étais, celle que tu es au fond de toi. Oui, c’est au prix de ta vie, en sus de la mienne, que tu as payé ton bonheur.

Alexandra – Tu parles sans savoir. Tu ne sais pas le prix que j’ai payé. Tu ne sais rien, Antoine. Tu es juste devenu, toi, un vieux con cynique et aigri.

Antoine – Tu as raison, et c’est sans doute ce que moi j’ai obtenu pour le prix de neuf années de coma : cynisme et aigreur. Tu crois que j’ai fait une mauvaise affaire ?

Alexandra – Pas plus mauvaise que celle que j’ai faite moi-même. Merde quoi, qu’est-ce que tu t’imagines ? Tu penses sans doute que le bonheur a régné sur terre pendant ces dix dernières années. Tu

crois que tout ce temps, ça a été une longue et délicieuse partie de plaisir ?

Antoine – Je n’imagine rien. Je n’en sais rien en effet, et c’est ce qui fait toute la différence. Parce que vous étiez vivants, vous, pendant toutes ces années, tandis que moi je n’étais guère mieux que mort. Et puis tu oublies un autre détail qui a son importance : moi, quelqu’un m’a poussé, quelqu’un est responsable de ce qui m’est arrivé.

Alexandra – Et alors quoi ? Ça fait plus mal quand il y a un responsable ? Je veux bien payer pour ce que je t’ai fait, si c’est ce que tu souhaites, mais ne te sens surtout pas autorisé à penser que ton malheur a été plus grand que le mien, qu’il l’aurait été simplement parce que tu tiendrais un coupable.

Antoine – Ton malheur ? Je n’ai aucune idée de ce dont tu parles. Et surtout, comprends-tu, ça ne m’intéresse pas le moins du monde. Le fait est que pour ce qui me concerne, je ne retrouverai pas ces dix années de ma vie que tu m’as prises et sur lesquels tu as fini par trouver le moyen de bâtir ton bonheur.

Alexandra – Pauvre con ! Mon enfant est mort. Tu crois qu’on va me le rendre ? Tu crois vraiment qu’on va me le rendre ! Je donnerais volontiers dix années de

ma vie pour qu’on lui rende la sienne, si c’était possible. Mais ça ne l’est pas. Vois-tu, ça ne l’est pas. On ne me rendra pas mon enfant, et on ne le rendra pas à la vie non plus. Aujourd’hui, pourtant, tu as raison, je tiens mon bonheur. Claire et moi allons avoir un autre enfant, si tu veux savoir, et ça me rend heureuse, oui. Je suis enfin heureuse et ça n’a rien à voir avec ce que je t’ai pris ou non. Ton coma n’est pour moins que rien dans mon bonheur, tu n’as pas ce pouvoir-là, pas plus que tu n’as celui de me le reprendre. Pour ce qui me concerne, tu n’existes plus. Il y a dix ans, j’ai eu besoin de te tuer pour que cela se produise, que tu n’existes plus, mais j’ai changé, oui, j’ai changé et aujourd’hui je n’ai plus besoin de ça, car il suffira seulement que tu sortes de mon champ de vision pour que tu n’existes plus. Mon bonheur t’est insupportable, soit, je peux comprendre ça. Mais tu n’as aujourd’hui que deux possibilités, Antoine : soit tu t’en vas et tu m’oublies, tu me fais sortir de ta vie, soit (*elle enjambe le garde-corps*) tu me fais sortir de la mienne, là, maintenant. Tu veux que ce soit œil pour œil, alors vas-y, n’hésite pas surtout, pousse-moi. Oui, pousse-moi maintenant, parce que tu n’auras sans doute pas d’autre occasion de me faire expier mon crime.

Antoine – C’était mon enfant. Tu m’as donc pris ça également. Alex, c’est ça, c’était notre enfant ?

Alexandra – Tu veux vraiment le savoir ?

Antoine – Je pense que j’y ai droit.

Alexandra – Tu n’as aucun droit. Elle n’était pas ton enfant. Elle n’était pas ta fille parce que tu n’étais pas son père. Elle m’était tout et elle ne t’était rien. Elle s’appelait Antigone. Voilà. Maintenant, décide-toi. Tu me pousses ou bien tu t’en vas. Parce que je te l’ai dit, pour ce qui me concerne, j’en ai fini avec toi.

il réfléchit

Pousse-moi donc. On sait tous les deux que c’est ce que tu vas faire. Alors fais-le, puisque le moment est venu. Oui, fais-le maintenant.

Antoine – Je ne crois pas que je vais faire ça.

Alexandra – Vas-t-en alors.

Antoine – Je ne crois pas que je vais faire ça non plus. Ni te pousser, ni m’en aller. L’alternative ne me convient pas. Il y a une autre possibilité. Je vais simplement m’asseoir là et attendre, voir ce qui se passe. Voir jusqu’où va te conduire ton petit sens de la tragédie. Antigone, tiens donc. Je ne crois pas que tu

aies tellement changé finalement. Tu n’as jamais cessé de jouer, n’est-ce pas ?

Alexandra – Si je saute, tout le monde pensera que c’est toi.

Antoine – Oui, sans doute. Et Claire sera en sécurité. Elle ressemble beaucoup à une grosse motte de beurre, Claire, tu ne trouves pas ?

Alexandra – Tu me hais donc tant que cela ?

Antoine – Je t’aime autant que cela, oui.

Alexandra – Qu’est-ce que je peux faire avec ça, Antoine ?

Antoine – Tu ne peux rien faire, il est trop tard. Tu ne peux rien faire puisque tu ne m’aimes pas. C’est dans le vide de ton propre cœur que tu m’as poussé.

Alexandra – Je suis désolée.

Antoine – Non, tu ne l’es pas. Tu es trop heureuse pour être désolée. Tu sais, je voudrais bien pouvoir, moi, simplement fermer les yeux et que tu n’existes plus. Mais ça ne suffit pas. J’ai essayé pourtant, fermer les yeux, t’obliger à sortir de moi, mais ça ne suffit pas.

Tu es ma petite tragédie personnelle et il me faudra la vivre jusqu'à son terme.

Alexandra – Tu ne me laisseras donc jamais tranquille. Tu as été mon crime et tu seras aussi ma pénitence.

Antoine – Tu vois, j'ai travaillé mes gammes. La Tragédie n'est que cela, la musique du silence. « La Tragédie, avec ses incestes, ses parricides », tous ces crimes et toutes ces trahisons, l'amour et la haine, la vengeance et l'expiation, la malédiction, la cruauté des Dieux et l'inéluctabilité du destin des hommes, oui, la Tragédie, ce n'est que cela, le silence : la Vie pure.

Alexandra, *surtout pour elle-même* – « De la pureté, c'est-à-dire en somme de l'innocence. » Expier... Mourir... Mourir : juste un rideau qui tombe. Un rideau tombe et tout ce qui a commencé fini, tout ce qui a été retourne au rien, le néant, immensément vide et noir, son silence. Une joie pure.

Antoine – Oui, de l'innocence. Quand il n'y a plus les mots pour dissimuler l'être, son cœur qui palpite et puis qui ne palpite plus.

Alexandra, *surtout pour elle-même* – La seule tragédie, c'est de vivre et puis de mourir. Naître.

Paraître. Se soumettre. Et à la fin disparaître. (*elle récite lentement*) Ho ! Ho ! Poussez pas ! Ça va, ça va, j'y vais. On n'est pas aux pièces tout de même. J'arrive. Voilà, voilà... J'y suis.

*elle glisse dans le vide
la musique s'éteint
les voix cessent
le silence
noir*